

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

JUILLET 1895

{ ADMINISTRATION:  
{ 23 RUE ST. NICOLAS.

## SOMMAIRE

CHRONIQUE, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	ICI ET LÀ, . . . . .	•••
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, . . . . .	•••	LES PETITS COTÉS DU SUFFRAGE UNIVERSEL, <i>Jacqueline.</i>	
NOTES D'UN MONDAIN, . . . . .	<i>Muscadin.</i>	LETTRES D'UNE MARRAINE À SA FILLEULE, . . . . .	••
SAVOIR-VIVRE, . . . . .	••	LA MODE, . . . . .	<i>Jeanne.</i>
HYGIÈNE, . . . . .	•••	LA CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>
CENSURE DÉLOYALE, . . . . .	••	LES FEMMES ARTISTES, . . . . .	•••
UNE FAUSSE LÉGENDE, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	CORRESPONDANCE, . . . . .	<i>Une Montréalaise.</i>

## CHRONIQUE.

### MON PAUVRE RICHELIEU.

J'ai rencontré l'autre jour un homme dangereux, avec une intelligence telle que notre époque en produit, rêvant tout éveillé des choses que j'appelle moi des cauchemars, car mon esprit paresseux, partisan du *statu quo*, ne peut, sans un effort douloureux, se représenter un bouleversement continu de toute chose, des transformations incessantes, un jaillissement de phénomènes, une floraison de miracles.

Et ces fantaisies extravagantes de leur imagination, ces progrès semblables à des catastrophes, de pareils hommes, armés d'une force mystérieuse et terrible qui est l'électricité, arrivent à les réaliser.

Ecoutez plutôt ce que me disait mon redoutable interlocuteur.

Nous voguions tranquillement mais rapidement sur mon cher Richelieu, à bord d'un superbe yacht à vapeur qui a pris naissance dans ses eaux, ce qui ne l'empêche pas d'affronter des vagues plus formidales que celles de sa rivière natale.

Je vous défie d'entretenir sur le Richelieu autre chose que des pensées pacifiques.

Le décor naturel vous y invite à un double *far niente*. Mais où les démons ne se glissent-ils pas ! Celui de l'invention, déguisé en touriste, me souffla à l'oreille :

“Voyez moi cette rivière si large, si limpide, si pittoresque... et navigable ! Quel paradis pour les gens du sport ! Quels paysages pour les amateurs de belle nature ! Quelle mine pour cette curieuse espèce de sonnambules qu'on appelle pêcheurs à la ligne. Et dire que tout cela est méconnu par les canadiens. Ah, si ce joyau de Richelieu était aux américains !”

“La propriété dans les environs aurait le double de sa valeur actuelle, de ravissants chalets se blottiraient dans cette adorable verdure tout le long des deux rives, l'*Ile aux Noix*, vers laquelle nous nous dirigeons, avec son beau vieux fort, serait un lieu de plaisance enchanteur. Un chemin de fer à l'électricité nous amènerait toutes les heures de Montréal à St. Jean, en nous épargnant la traversée du vilain pont Victoria !...”

Et il allait, il allait, ce démon intéressant, évo-

quant des visions inattendues, peuplant la joyeuse solitude de châteaux imaginaires, l'animant d'un train de vie et de plaisir tout nouveau.

On ne se défie jamais assez de la tentation. Je fus séduite un moment par l'attrait du panorama fictif et cet épanouissement de civilisation au sein de mon paisible pays natal me parut soudain comme une chose très désirable. Cette faiblesse fut passagère. Je ne tardai pas à me dire :

“ Et puis quoi ! ... A qui servira cette métamorphose ? Notre Richelieu actuellement, est bien à nous. Cette large voie qui mène du grand fleuve au lac Champlain, à la jolie baie de Missisquoi, au lac Georges, à ces jardins enchantés du Vermont, est comme la belle route privée d'un parc aristocratique. Des yachts de plaisance partant de St. Jean et d'Iberville, qui en comptent maintenant dix-huit, des bijoux de bateaux, appartenant aux riches riverains du lac Champlain ou venus de New York, la sillonnent presque seuls aujourd'hui. La pavane de ces équipages opulents trouble à peine sa profonde solitude. Elle ne fait que jeter par-ci par-là une note coquette et gaie dans la grâce silencieuse et primitive de l'agreste paysage.

En sera-t-il ainsi quand notre Richelieu sera devenu un boulevard populaire, et que l'horrible trafic s'attachant aux pas de la civilisation, enlaidira tout de son vilain attirail ?

Des chars électriques avec leur réseau de fils noirs maculant le ciel bleu, des voies ferrées partout, des passages ouverts dans nos bois, des trouées sacrilèges pratiquées au cœur des taillis opaques qui mirent dans l'eau cristalline leurs tendres feuillages panachés des tons verts les plus exquis ; de sales remorqueurs brouillant l'onde claire, ternissant l'air pur ; la clameur vulgaire du commerce affairé, pressé, débrillé, violant le doux recueillement de la nature, voilà le revers de la médaille.

Et nous, les vrais propriétaires, les vieux et les plus sincères amis, que deviendrions-nous dans cette poussée brutale ?

La spéculation, bon gré, mal gré, nous enlèverait nos plus beaux sites ; nous serions refoulés et regardés de haut par un tas d'étrangers, d'intrus, de parvenus et de millionnaires sans entrailles, qui morcelleraient sans pitié notre beau patrimoine. Ce serait fini d'être rois et maîtres chez nous.

Il faudrait renoncer à ces longues et libres croisières sur un esquif que le vent favorable fait voler sur le flot débonnaire, à ces tranquilles flâneries de tout un jour passé à amorcer le poisson que rien n'avertit, que nul bruit n'effarouche, ou à se laisser aller à la dérive, tandis que l'esprit, qu'aucune rencontre ne vient distraire, flotte aussi dans les rêves éthérés !

Non, messieurs les excursionnistes, messieurs les touristes, messieurs les millionnaires, notre Richelieu ne vous vaut rien ! Aussi bien, vous voyez c'est ici un pays presque sauvage, monotone, mélancolique. C'est plat, c'est silencieux... Non, croyez moi, portez votre curiosité, votre argent et votre présence ailleurs.

Il y en a tant qui seraient enchantés de vous avoir, tandis que nous... Tenez, allez dans le Nord, c'est beau ! c'est superbe !

Il y a par là aussi des lacs poissonneux, de belles forêts à dévaster. Allez y ; vous ferez plaisir à ces gens là. Ecoutez les, il vous appellent... Ils se vantent ; ils vous font l'article : “ Nous sommes la Suisse du Canada ! Nous avons des montagnes incomparables ! ” ... C'est vrai ; c'est si beau les montagnes ! Il n'y en a pas ici. De plus, nous ne sommes ni la Suisse, ni rien du tout. Nous ne prétendons à rien, nous ne voulons rien, si ce n'est qu'on nous laisse en paix.

Et puis, qu'est-ce que cela signifie que nous soyons fiers de notre Richelieu ? Vous savez... *Vanté par soi ou par son curé !* ... Nous l'aimons nous autres comme on aime ses parents. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas ses défauts. Franchement, je crois qu'il doit en avoir beaucoup puisqu'il est si peu fréquenté.

Pour nous c'est ce qui fait son plus grand charme cette paix sereine, cette grâce innocente de jeune vierge, cette parure toute simple, toute modeste des rives basses frangées de frondaisons folles, étendant au niveau de l'eau leurs pelouses de velours vert brodées de nénuphars ou du trèfle odorant ; mais nous sommes des arriérés, des campagnards rustiques. Il n'est pas probable, il n'est guère possible que vous partagiez notre goût.

Si vous passiez seulement par ici, vous verriez comme nous ne sommes pas dans le train du tout. D'abord, les plus jolis endroits de notre rivière—du moins ceux que nous croyons tels—portent tous

des noms français. Pour faire quelque chose de chic vous seriez forcés de rebaptiser tout cela en anglais.

Il y a de nombreux souvenirs historiques à St. Jean et à la source du Richelieu : Montcalm et de Levis y séjournèrent. Des vétérans invalides de 1837 habitent encore le joli village de St. Valentin.

Il y a dans l'*Ile aux Noix*, à St. Jean et à Chambly, de vieux forts datant de l'occupation française. Les avant-postes de nos armées françaises et canadiennes s'y battirent bravement. Cela vous autoriserait à y créer des *Dominion Parks*, des *Colburn* ou des *Macdonald Squares*. Et nous en ressentirions de la peine.

D'ailleurs, qui vous a dit qu'elle était si belle notre rivière? ... Je ne vois pas ce qui la distingue des autres rivières... qui lui ressemblent... Tenez, vous allez voir :

D'abord, elle est d'origine américaine. Ça, par exemple, ce n'est pas de sa faute ; c'est par une espèce de mésalliance ; ses ancêtres furent français, témoin le nom de son père : le lac *Champlain*.

Elle a grande allure à sa source, comme il convient à une citoyenne libre. Sitôt naturalisée canadienne, elle renonce aux prétentions viriles, à son titre de fleuve et se fait douce rivière pour baigner une vallée riante. Tout le long de son cours pacifique elle reflète l'image de gens paisibles comme elle et de coquets villages enfouis dans des bosquets d'érables et de peupliers que le clocher de l'église domine seul.

Après Lacolle qui touche à la frontière, elle embrasse la verdoyante *Ile aux Noix* déjà nommée, et creuse une petite anse devant St. Valentin. De là elle se dirige vers St. Jean, en contournant la pointe à *la Mule*, où un léger renflement du sol étale au regard, comme par une sorte de coquetterie, un pan de sa riche toilette : C'est une gradation dans le vert qui commence par l'olive pâle des jeunes pousses pour finir par les tons presque noirs du sapin. En chemin les eaux des rivières Bernier à gauche et *la Barbotte* à droite sont recueillies. Quand je dis des rivières, je vous trompe : ce sont deux ruisselets, assez gentils à la vérité, qui serpentent et s'avancent fort avant dans les terres en se faulant comme des curieux entre deux rives hautes et rapprochées.

Que deviendraient les innocents piques-niques que nous faisons dans ces fraîches retraites, si vos intrus de châteaux venaient s'y planter?

Et voilà que commence tout de suite la rivalité qui sème tout le long du Richelieu les villages paires, l'un en face de l'autre. Par ici, un clocher appelle un rival.

Cela commence par St. Jean et Iberville, puis viennent Chambly et St. Mathias, Belœil et St. Hilaire, St. Marc et St. Charles, St. Antoine et St. Denis, St. Roch et St. Ours.

St. Jean avec ses trois ponts d'un demi-mille de longueur, ses cheminées d'usines, ses quais, ses écluses, et, en aval du premier pont, son école militaire et son club nautique, affecte des airs de ville, le soir surtout quand s'allument ses lampes électriques ; mais il ne faut pas trop s'y fier.

Un libre courant d'air circule dans ses rues propres et ombreuses entre la plaine de l'ouest et la rivière. Iberville, sa coquette vis-à-vis, sur la rive est, devient très populaire comme *ville d'été*.

De ce côté la falaise est revêtue, comme d'une toison touffue, d'un feuillage opulent.

Un moulin peint en rouge avec de grandes ailes blanches s'encadre dans toute cette grasse verdure. Le soir les vitres de ses petits châssis deviennent sous les feux du couchant de flamboyants rubis.

Je parierais que c'est un artiste et non un industriel qui a placé là ce moulin décoratif.

Je vous ai dit que le canal Chambly commence en cet endroit. C'est que notre Richelieu, il faut que je vous l'avoue, s'abandonne ici à un petit accès de violence. Quatre lieues durant il fait son terrible, bouillonne, écume, se repose un moment pour s'épandre en une large baie au fond de laquelle s'estompe à droite, le lointain profil des montagnes de St. Hilaire et de Rougemont.

Je n'ai pas le droit, n'est-ce pas, de signaler à votre attention une *terre* située sur le côté gauche de cette baie, et sur le front de laquelle s'aligne comme une garde d'honneur une rangée de hauts peupliers. Un clair ruisseau sorti du bois qui est au fond, la traverse pour venir s'épancher dans le grand courant, passant au pied d'un petit pavillon blanc, crépi à la chaux qui fut autrefois une fraîche laiterie, enveloppée aujourd'hui d'un gros pommier dont ma grand-mère sema le pépin.

La maison ayant été démolie, ces humbles ruines

sont tout ce qui rappelle les hôtes de "Beauchamp" qui furent parmi les fondateurs de la ville de St. Jean en 1802.

Tout cela, messieurs les futurs excursionnistes, ne saurait vous intéresser comme moi, qui ai vu le jour à l'ombre des beaux vieux peupliers presque centenaires. Seulement, le site a de quoi tenter votre convoitise, et c'est à ce titre seul que j'aurais dû le mentionner.

De distance en distance, de petits tributaires, sur les eaux desquels on voit nager de blancs essaims, coulent doucement entre des côteaux verdoyants jusqu'à la grande rivière.

Mais celle-ci après l'apaisement momentané reprend, au sortir de la baie, son cours torrentueux. Elle passe, en grognant, l'île Ste. Thérèse et ne se calme tout à fait que dans le petit lac de Chambly, une fois arrivée au pied du vieux fort, souvenir de notre origine française que le dévouement d'un patriote, M. Dion, a su préserver d'une ruine totale.

La course du Richelieu vers le St. Laurent n'est plus désormais qu'une joyeuse promenade dans la

riche campagne qu'émaille à certains intervalles un couple de jolis hameaux blottis dans la verdure sur les deux rives.

Entre Belœil et St. Hilaire son eau pure comme une glace reflète la sombre silhouette de mastodonte du Mont St. Hilaire qui se dresse tout droit sur son bord. Plus loin, dans un soudain élargissement, il s'ouvre en deux bras pour étreindre la délicieuse *Ils aux Cerfs*, ce fouillis de verdure, cette émeraude chatoyante, ce domaine princier où le propriétaire (éditeur des *Fleurs Sauvages du Canada*) a dû trouver à foison les charmants spécimens de notre flore millionnaire.

Et c'est ainsi que s'en va gracieusement, et tout simplement, l'aimable rivière jusqu'à Sorel, où elle se marie, sans cérémonie, avec le roi des fleuves.

Rien n'est moins extraordinaire que notre Richelieu, vous le voyez. Aussi, Messieurs les Intrus et les Trouble-fête, quand on voudra vous persuader de venir gâter nos chères solitudes, faites-nous l'amitié de rester froids et de décliner l'invitation.

*Mme Dandurand.*

### Conseils de la Mère Grognon

C'est avec tristesse, mes enfants, que je vous vois rechercher et lire avidement ces longues colonnes de journal, où l'on énumère, sans faire grâce d'une seule chemise, les trousseaux de millionnaires.

Les publicistes sacrifient à l'imbécile badauderie populaire en obstruant leurs feuilles de ces détails ridicules. Vous leur donnez raison en vous en délectant.

Qu'y a-t-il donc de si intéressant à savoir que telle princesse possède tant de douzaines de bas de soie et que ses jupons ont trois volants de dentelle ?

Réfléchissez donc à la niaiserie de votre curiosité, et



surtout ne vous abaissez pas à envier la célébrité de ces mondaines. Seriez-vous bien plus avancées si l'on publiait le nombre et le prix de vos moindres vêtements.

Réservez les trésors de votre admiration et de vos sympathies aux femmes qui travaillent au bien de leurs semblables.

Ne croyez pas, mes fils, que le comble de la gloire est d'occuper le reportage, comme certain prince, dandy, du nombre de chapeaux de soie, de gants et de bottes qu'on passe en une semaine. Ambitionnez d'être plutôt ceux dont l'histoire célèbre et vénère les noms.

## Notes d'un Mondain.

(Pensées intimes.)

## IV.

Il y a eu l'âge de fer, l'âge de plomb, l'âge d'or. Nous sommes aujourd'hui dans celui de l'aplomb. De l'aplomb ! Ah ! montrez moi une jeune fille qui en manque, rien qu'une ! et je me déclarerai satisfait.

A la première mascarade à laquelle je serai invité, je me déguise en Diogène armé de sa lanterne. Quand, me voyant scruter partout, l'on me demandera : — "Que cherchez-vous donc, brave homme ?" Je répondrai :

— Une ingénue !

Assurément l'aplomb est une bonne chose en ses lieu et place. Un orateur parlementaire, un général d'armée, un président de tribunal, une maîtresse d'école sont des gens chez qui on l'exige. Mais une adolescente ! mais une douce vierge ! mais une gracieuse enfant !... Au nom du ciel qu'est-il besoin pour elle de cet attribut viril ?

Les débutantes d'aujourd'hui en remontreraient à des douairières sous le rapport de l'assurance. Ces innocentes ont l'avantage sur la fameuse héroïne de Racine, car elles

"Ont su se faire un front qui ne rougit jamais."

Si j'avais eu une fille, moi, je crois que je l'aurais soustraite à tous les regards, à tout commerce mondain ; je l'aurais enfermée dans une armoire jusqu'au moment de la lancer dans un salon, avec toute sa gaucherie, son étonnement, son ravissement et sa peur de petite sauvage.

On aurait bien vu alors si elle n'eut su rougir et si elle se fut sentie capable de dévisager les gens sans sourciller.

Une enfant naïve, timide, rougissante, ah ! le délicieux archaïsme ! et que j'irais loin pour la chercher. Qui sait si devant lui le courage ne me viendrait enfin de prononcer tout bas les mots si doux mais si redoutables aussi, qui tant de fois sont venus expirer sur mes lèvres...

Voilà le malheur. À mesure que dans le cours des années je m'enhardissais jusqu'à croire que je pourrais oser un jour, le sexe faible se délurait de son côté dans des proportions telles que mes modestes progrès furent toujours dépassés. Ayant atteint mon maximum d'audace, il me faut conve-

nir que le niveau en est déplorablement inférieur à celui de la placidité féminine de mon temps.

Mais j'en reviens toujours à l'origine de l'épidémie. D'où vient donc l'air pernicieux qui a apporté cette grippe morale à notre jeunesse ?

Où nos fillettes ont-elles puisé cette précoce connaissance de la vie, cette réelle confiance en elles-mêmes, qui rend leur voix froide et brève, leur regard assuré devant hommes et femmes, égaux ou supérieurs ? Elles font quelquefois penser à la Lucy du "*Monde où l'on s'ennuie.*"

Leur lèvres roses prennent le pli sérieux contracté par l'habitude des mots trop pratiques, leurs fronts purs ne semblent pas illuminés par la hantise des songes heureux, leur démarche ne trahit aucun pudique embarras. Il ne manque à la ressemblance que les lunettes de la conséquente Lucy, laquelle ne craignait pas de gêner sa beauté pour obvier à l'inconvénient de sa myopie — précaution que trouvait si absurde la coquette duchesse douairière.

Mais les petites canadiennes ont bonne vue. C'est heureux, parce que, en vérité, elles deviendraient intimidantes autrement. On se croirait parfois avec elles en présence d'un tabellion.

Je badine, mais je ne suis pourtant pas *bleu de rire*, comme dit M<sup>lle</sup> Amélie Veyraud dans son langage débraillé et figuratif. Quoique je plaisante assez volontiers les allures à la mode, avec les bonnes gens qui sont de mon avis, je les déplore. Au fond, tout cela ne me concerne guère ; l'intérêt et le bonheur de ma vie résident en dehors et loin de la sphère mondaine, et cependant j'en souffre.

Je ne puis me désintéresser des maux du prochain.

L'inquiétude d'esprit devant les erreurs des autres, et je ne sais quelle impulsion à redresser les abus, est encore une infirmité que je tiens de ma mère. Que de fois n'ai-je pas entendu mon père — son légitime et bienveillant censeur — dire à la chère femme :

— Mon amie, tu as entrepris de réformer le genre humain. C'est une tâche bien ingrate.

Je me défends tant que je peux de ce zèle héréditaire. Je tâcherai de m'en défaire complètement pour la rédaction de mon livre. Le comble de l'art aujourd'hui dans ce genre de l'étude de mœurs, est de peindre froidement, sans surprise, sans attendrissement, sans passion.

Ceux qui s'indignent, qui s'enflamment, qui prennent parti pour ou contre une idée sont des naïfs, presque des nigauds. Et le siècle frondeur leur rit au nez. L'écrivain convaincu, le penseur qui veut présenter sa thèse se voit forcé de la déguiser sous les raisonnements d'une philosophie ironique, et de jeter indifféremment par-ci, par-là, les arguments de son plaidoyer.

Tous les moralistes modernes qui tiennent à être écoutés procèdent de cette façon. Les Jérémies de profession ne gagnent pas leur vie par le temps qui court.

Il faut être Aristophane ou Juvénal, ou bien se taire. La férule perd tous les jours de son prestige dans l'ère de toutes les libertés ; si les humains admettent encore un instrument disciplinaire, c'est tout au plus le fouet de la satire qui amuse en fustigeant.

Aussi je crois qu'un bon caricaturiste peut faire plus de bien que vingt censeurs.

Qu'il mette par exemple sous les yeux d'une de nos jeunes émancipées le croquis de sa silhouette provocante, coiffée du chapeau *coup de vent*, et pris à la minute où elle salue, d'après le rite récemment inauguré, non en inclinant la tête, mais en levant le menton, l'opportunité de tempérer d'un peu de modestie l'impertinence de son maintien, se présentera alors d'elle-même à son esprit.

Mais il ne faut pas songer à dire les choses crûment comme je les écris ici, sans autre témoin que moi-même.

Aux jolies personnes on passe bien des petits travers ; la désinvolture leur messied peut-être moins qu'à d'autres. On se dit en les voyant : "Voilà une petite qui n'a vraiment pas l'air aimable" ; tout de même, on garde pour elle, au fond de soi, cette indulgence partielle sur laquelle comptent toujours les minois gracieux.

Mais les pauvres enfants, auxquelles les dons naturels ont été répartis avec plus de parcimonie,

celles qui par malheur ont été frustrées des charmes ordinaires de leur sexe, se trouvent très mal de l'innovation.

Les mines évaporées ou arrogantes produisent chez elles un désastreux effet. La modestie, le charme des belles, est l'excuse des autres ; c'est une grâce qui reste toujours aux moins favorisées. Pour Dieu, qu'elles ne renoncent pas si vite à leur dernière ressource. Un laideron insolent est bien la chose la moins supportable que je connaisse.

Il est probable — la chose est à espérer — qu'on reviendra l'un de ces jours aux manières simples et, il faut le dire, de bon ton de nos mères.

Cet engouement contagieux pour certaines façons excentriques n'est pas sans exemples. La folie du *snobisme* a sévi avec intermittences en Europe, donnant à ses partisans des noms divers. On a connu les *Précieuses*, les *Incroyables*, les *Gommeux*, les *Esthètes*.

L'Amérique aura eu le mérite d'inventer les *Fendants*.

Quand cette caste aura épuisé sa vogue et que le goût du naturel reviendra "au galop," espérons que la bonne tradition ne sera pas complètement perdue, et qu'il y aura encore un "ancien" pour réapprendre aux gens la simplicité.

Voilà un emploi qui ne me déplairait pas : Professeur de *simplicité, de timidité, et d'autres arts d'agrément cultivés au siècle dernier*.

Pourquoi pas ?

Nous avons bien déjà les *professionnels* dirigeant des classes de *danse, de maintien* ; des gens qui enseignent la manière de marcher, de respirer, de faire sa cour aux dames. Je ne garantis pas qu'il n'existe même aux Etats-Unis des cours de Flirt.

Vraisemblablement les Universités futures, dans le dessein de répondre aux besoins du temps, ouvriront des sections inédites où l'on apprendra aux jeunes personnes des deux sexes la divine gaucherie, l'exquise réserve autrefois considérées comme attributs inséparables de l'adolescence.

*Muscadin.*

## SAVOIR VIVRE.

## LES EMPRUNTS.

Lorsqu'on prête un livre, on doit bien se garder de donner une enveloppe à la couverture du volume, si luxueuse qu'elle soit. Ce serait dire, presque en propres termes : Je crains que vous ne preniez pas soin de mon livre, que vous ne me le rendiez souillé, taché, et je me mets sur mes gardes autant que possible. — Si l'emprunteur était notoirement connu pour une personne négligente, il vaudrait mieux trouver un prétexte pour ne pas lui confier le livre.

Voilà pour le prêteur. L'emprunteur est tenu de respecter dans un livre, fût-il simplement broché et déjà fané, la propriété, le bien d'autrui. C'est lui qui mettra les couvertures du volume à l'abri des souillures, en les revêtant d'une enveloppe. Il tournera les pages avec des doigts très nets, afin de ne laisser aucune trace sur le papier. Il ne pliera pas le volume en deux, comme cela se fait si souvent, et ce qui a pour résultat de casser le dos du livre ; enfin il prendra les précautions les plus minutieuses pour rendre l'ouvrage prêt dans l'état où on le lui a remis. S'il arrive un accident à ce livre, — ce qui peut se produire indépendamment de la volonté et des soins, — il réparera le dommage de son mieux, au besoin il rachètera le volume.

Cela n'est pas toujours possible, il est des ouvrages tirés à un nombre restreint d'exemplaires qui sont vite épuisés.

C'est pour cette raison qu'il ne faut pas emprunter ni souffrir qu'on vous prête, — à moins de cas très exceptionnel ou de besoin très pressant, — des livres de cette rareté ou des éditions de grand luxe.

Nous n'avons parlé que des livres, mais la règle est applicable à toutes choses. Une femme ne doit pas emprunter à une personne de sa connaissance, voire à une amie, un mantelet de riche dentelle, — par exemple, — pour en prendre le patron. L'amie n'osera peut-être pas refuser, mais, au fond, ce ne sera pas sans inquiétude qu'elle verra s'en aller de chez elle ce vêtement précieux. Et si on déchirait la dentelle, — ce qui est facile à faire, — si, en dépit des précautions, on faisait

quelque dérangement au bel objet de toilette, pourrait-on toujours y remédier ?

Il vaudrait bien mieux ne jamais rien emprunter, même les objets les plus insignifiants. Combien d'ennuis, de brouilles, de désagréments sérieux sont résultés d'un emprunt !

Quant à la question d'argent, c'est encore beaucoup plus grave, mais la vie a, parfois, de terribles nécessités qui nous forcent à recourir à la bourse des autres. A moins d'amitié bien étroite et bien sûre, on offrira toujours une reconnaissance de la somme prêtée, on insistera même un peu pour la faire accepter. Il est des personnes auxquelles on doit sérieusement proposer de payer l'intérêt de la somme empruntée, tout cela dépend des situations et des relations. Il faut réfléchir avant de fixer la date à laquelle on s'engagera à rapporter l'argent prêté. Mieux vaut prendre un délai un peu plus long et ne pas manquer à sa parole, pour soi-même ou pour le prêteur qu'on pourrait mettre dans l'embarras.

Celui qui prête, — du moment qu'il a consenti, — doit apporter beaucoup de bonne grâce à rendre le service qu'on lui a demandé, et il fera bien de se souvenir du proverbe : " C'est obliger deux fois que d'obliger vite." Et toutes les fois qu'on a confiance en quelqu'un, il faut aller au-devant de sa demande, pour lui épargner tous préliminaires pénibles.

Il y a des gens riches qui se lèvent et prennent la fuite si on parle en leur présence d'économies à faire, de privations à s'imposer, d'embarras pécuniaires, même momentanés, à surmonter. Souvent, cela a été dit gaiment, d'un ton de bonne humeur, sans arrière-pensée de celui dont la fortune ou la position subit une éclipse et dont la fierté se révolterait à l'idée qu'on eût l'intention de lui venir en aide.

Il faut dire qu'en ce cas, l'homme riche et l'homme gêné ont agi aussi mal droitement l'un que l'autre. Il ne fallait pas que le dernier prêtât à des suppositions par un discours... déplacé en cette compagnie. L'homme riche a encore plus manqué de savoir-vivre. En s'esquivant brusquement, il a montré la crainte qu'il avait d'une demande de fonds ou d'appui. Il devait mieux

dissimuler sa pensée ; au besoin, attendre de pied ferme une sollicitation indiscreète ou importune, et y répondre carrément par un refus... poliment motivé, bien entendu. Cette façon d'agir eût été moins mortifiante.

#### LA SUSCEPTIBILITÉ.

La susceptibilité est, certes, un travers bien insupportable, et nous engageons ceux qui en sont affligés, et qui en affligent les autres, à se corriger, pour leur propre bonheur et celui des êtres qui les entourent.

Mais il y a susceptibilité et susceptibilité, comme il y a fagots et fagots.

Vous dites un mot méchant ou seulement désobligeant, et vous prétendez que je vous souris? Vous m'attaquez sur un point sensible, et vous voulez que je reste calme et sans riposte? Et si je ne me laisse pas faire, moi, l'offensé, on m'accusera de susceptibilité!

Savez-vous quels sont ceux qui se plaignent le plus de la susceptibilité des autres? Ce sont les gens qui se refusent à subir toute gêne, qui supportent impatiemment toute chaîne imposée par le devoir, qui placent leur liberté au-dessus de tout; les gens qui disent: "Il faut me prendre comme je suis," ne voulant s'astreindre à aucune loi mondaine, à aucune obligation familiale, et qui, cependant, réclamant toutes les concessions, n'en font aucune et brisent net au premier tort que l'on peut avoir envers eux, s'entêtant dans une brouille sans retour, et cependant jurant qu'ils ne sont pas susceptibles, eux, tandis que les autres!

La susceptibilité condamnable, la susceptibilité sottise, c'est celle qui dénonce un amour-propre outré, une opinion de soi trop avantageuse. Il y a, en effet, des gens qui exigent des égards extraordinaires, qui ne tolèrent pas un oubli, un défaut d'attention, qui font vivre leurs amis sur un quivive perpétuel.

Un mot, un geste imprudent, une minute de détente peut faire naître des reproches, une querelle ou un silence boudeur. Et ce qu'il y a de drôle, c'est que ces mêmes personnages se permettent tout ce qu'ils défendent aux autres. Ils s'accordent le droit de tout dire, et ils ne consentent à entendre que des louanges ou des approbations.

Ils ne veulent pas se gêner ni qu'on les gêne, mais ils prétendent qu'on leur sacrifie ses aises.

Ils sont au-dessus des usages, des lois du savoir-vivre, mais il ne faut pas les oublier à leur égard. Vous ne devez omettre aucun de vos devoirs envers eux, mais ils s'affranchissent, eux, de toute obligation. Et si vous venez à vous plaindre du manque de réciprocité de leur part, ils vous accusent d'être susceptible, car, bien entendu, ils ne croient pas l'être, ils ont pour cela une trop excellente idée d'eux-mêmes.

Les gens bien élevés, aimables, ceux qui sont pleins d'attentions et de politesse pour les autres ne sont guère susceptibles; désireux de plaire, ils ne supposent pas à autrui l'intention d'offenser; ne se dérochant à aucune obligation, ils attribuent tout manque d'égards à une distraction, et il faut qu'on les atteigne vraiment dans leur dignité pour qu'ils se retirent sous leur tente.

Lorsque quelqu'un vous a offensé, ne vous entêtez pas dans une rancune orgueilleuse ou vindicative, surtout lorsqu'on vient vous apporter des excuses. L'offense a peut-être tué l'amitié dans votre cœur, il n'est pas en votre pouvoir de faire revivre cette affection; mais la courtoisie exige que vous receviez les excuses offertes. La haine, le ressentiment empoisonnent la vie. Eloignez-vous de ceux dont la vue excite votre courroux ou un mauvais ressouvenir, essayez de les chasser de votre pensée. Méditez, puis mettez en pratique ce beau conseil de Musset:

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine  
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,  
Épargne-toi, du moins, le tourment de la haine;  
À défaut du pardon, laisse venir l'oubli.

Un orgueil que je conseillerais, parce qu'il est très noble, très généreux, ce serait de faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal, quand nous en trouvons l'occasion. Ce sont choses qui font dire aux esprits élevés — qui sont témoins du fait ou qui l'apprennent: C'est très beau cela. Celui qui a dit le premier: "Rendez le bien pour le mal," n'était pas seulement un grand maître en morale, c'était un grand maître en savoir-vivre, et tenez pour certain que, dans les rapports journaliers de l'existence, il était d'une politesse exquise.

## LES PHOTOGRAPHIES.

Il est ridicule de vulgariser *son image*, en prodiguant sa photographie, en l'offrant aux premiers venus, aux connaissances banales. Cette facilité témoigne d'un naïf amour de soi-même, de l'importance qu'on accorde à sa personne.

Mais si un ami, ou une personne de vos relations intimes ou presque intimes, vous demandait votre photographie d'une façon pressante, il y aurait mauvaise grâce, ridicule presque aussi grand et certainement plus déplaisant à la lui refuser obstinément, ou à la lui faire attendre trop longtemps.

On donne alors une carte ordinaire, qui se glisse aisément dans l'album, avec toutes les autres. Une grande photographie peut embarrasser le donataire : il faut la faire encadrer, l'exhiber, ce n'est peut-être pas ce qu'il souhaitait. Cependant, si on a sollicité une photographie de grande taille, vous pouvez l'offrir dans ces dimensions, pour être agréable, pour faire plaisir.

D'autre part, il y a des personnes qui ont une certaine répugnance à se faire photographier. Dans ce cas, on n'insistera pas pour obtenir leur portrait. On les mettrait à la gêne, elles hésiteraient entre votre déplaisir et le leur. Ne demandez jamais de sacrifices aux autres.

Une femme bien élevée, à moins qu'elle n'ait l'âge des aieules, n'accorde jamais la demande qu'un homme peut lui faire de sa photographie.

Un homme de tact se garde bien de montrer à ses amis les photographies féminines qu'il peut posséder. Si une femme a été assez imprudente pour lui donner son portrait, il le dérobe soigneusement aux regards. Au cas où les relations viennent à être rompues entre elle et lui, il brûle loyalement cette photographie, qui peut compromettre celle qu'elle représente.

Les photographies (portraits) encadrées sont à leur place dans les chambres à coucher et les salons intimes. En guise de fronton, le cadre qui

contient des portraits de bébés ou de jeunes femmes est souvent surmonté d'un joli nœud papillon en ruban de nuance tendre.

## LA MONNAIE DE LA GRATITUDE.

Vous appelez un médecin, ce n'est pas assez de le payer, il faut encore le remercier, lui témoigner une certaine gratitude et l'estime où vous tenez son savoir.

En certains cas, on apprête pour le médecin une cuvette très nette, remplie d'eau propre, une serviette blanche et souvent de l'eau de Cologne.

Si le médecin est forcé de rester plusieurs heures auprès du malade, on lui offre des rafraîchissements, un réconfort, à dîner ou à déjeuner, selon l'heure.

Un ouvrier vous rapporte un objet qu'il a confectionné pour vous, ou vous présente sa facture, vous payez et vous dites "Merci."

Pour demander votre chemin ou un renseignement à un gardien de la paix ou à toute autre personne, vous devez soulever votre chapeau... si vous appartenez au sexe fort.

Beaucoup de gens entrent dans un bureau de poste, de banque, de chemin de fer, etc., etc., et s'adressent au receveur, à l'employé, au sous-agent, sans daigner faire aucune démonstration de politesse ; ils sortent de même. Ils découvrent ainsi que leur éducation a été des plus défectueuses, et que leurs dons naturels n'ont pu suppléer aux enseignements qui leur ont manqué.

Les personnes bien élevées salueront toujours en entrant, les hommes du chapeau, les femmes de la parole. Elles se serviront toujours d'expressions polies : "Voulez-vous bien me dire" ou "me donner, monsieur." Elles remercieront lorsqu'elles auront obtenu le renseignement ou la chose, et salueront encore en sortant.

Soyez certains que ces gens polis ne rencontreront jamais d'employé raide, grincheux, désobligeant.

---

Prière de se rappeler que toute correspondance doit être adressée au No. 23 rue St Nicolas, Montréal.

## HYGIÈNE

## PETITS CONSEILS.

**PERLES.**—On empêche les perles de mourir, c'est-à-dire de s'éteindre, en les enfermant avec un morceau de racine de frêne. Si les savants se moquent de la recette, laissez-les dire, et croyez-en une expérience transmise de génération en génération dans d'anciennes familles. Grâce à cette précaution, les perles ne se terniront même pas. N'est-ce pas important à savoir, si l'on possède des perles d'un beau profil, d'un bel orient, qui peuvent mourir au bout de cent ans ?

Il est utile de se faire accompagner d'un véritable connaisseur quand on achète des perles de couleur, car elles se teignent aisément. Mais la perle rosée et l'adorable orient de la perle rose véritable frappent, par leur beauté, l'observateur le plus superficiel.

La perle rose montée avec des perles blanches et des brillants forme le bijou le plus exquis qu'on puisse rêver.

La perle rose de Banhamas a la teinte du corail rose à première vue, mais sa couleur est plus tendre. Elle a de l'éclat, sa peau veloutée a de charmants effets irisés.

La valeur de la perle dépend de sa forme, de sa peau, de sa grosseur, de sa nuance. Ronde, on l'appelle *bouton* ; irrégulière, c'est une *baroque*.

Celles qui possèdent un collier de perles, — grosses comme merises, — à un seul rang, seront peut-être bien aises de savoir qu'aux XVII<sup>e</sup> siècle, on dénommait ce "fil de perles" *l'esclavage de perles*, et que le nœud de brillants qu'on y suspendait, quelquefois, était appelé *boute-en-train*.

On dit des perles qu'elles présagent les larmes. Mais les femmes du peuple, qui n'en possèdent pas une seule, pleurent autant que les duchesses dont les écrins débordent du plus doux, du plus beau des bijoux féminins, de celui qui pare avec le plus de grâce.

**DIAMANTS.**—On brosse les diamants dans une mousse de savon. Frottez ensuite avec de l'eau de Cologne. Opérez très soigneusement. Les diamants secoués dans un petit sac rempli de son acquièrent un éclat incomparable.

Pour reconnaître si le diamant est véritable,

percez une carte avec une aiguille pour former un trou. Regardez ensuite la carte à travers la pierre dont vous doutez. Si cette pierre est fausse, vous apercevrez deux trous sur la carte. Si vous avez affaire à un vrai diamant, le trou unique sera seul visible. Ou bien encore : placez votre doigt derrière la gemme et regardez-le à travers la pierre au moyen d'une loupe. Le grain de la peau sera parfaitement visible si le diamant est faux ; on ne le distinguera pas à travers le diamant véritable.

A travers un vrai diamant, on n'aperçoit pas du tout la monture ; on la voit parfaitement à travers la pierre fausse.

**PIERRERIES.**— Les pierres taillées ne doivent jamais être essuyées après avoir été lavées. On emploie pour les nettoyer une brosse douce trempée dans une mousse de savon blanc. On les rince ensuite et on les dépose sur leur face dans de la sciure de bois, jusqu'à séchage complet. La sciure de buis est à préférer.

**BIJOUX D'OR.**— Les bijoux d'or se lavent à l'eau de savon et se rince à l'eau pure. On les enfonce ensuite dans la sciure de bois où on les laisse longtemps. Quand ils sont bien secs, on les frotte à la peau de chamois.

**OPALES.**— La superstition russe a fait de cette gemme chatoyante une pierre funeste. Mais les alchimistes du moyen âge ne sont pas d'accord avec les sujets du tzar, au sujet de cette charmante pierre. Ils prétendaient que l'opale récréait le cœur, préserve de tout venin, de toute contagion en germe dans l'atmosphère. Celui qui la porte, ajoutaient-ils, ne tombe jamais en syncope et n'a pas non plus à redouter les maladies de cœur. Enfin les Orientaux la disent impressionnable. Elle change de nuances selon les émotions de la personne qu'elle pare : rougissant de plaisir en présence de l'ami de son possesseur ; pâlisant devant son ennemi.

"Les anciens, dit Buffon, estimaient énormément l'opale", pour sa beauté, je crois. On a dit des choses délicieuses sur ses teintes changeantes. "Ses lueurs sont plus douces que celles de l'aurore." "On dirait qu'un rayon rose captif tremble

sous sa pâleur ;" on l'a appelée "larme de la lune." Enfin, on l'a dédiée au mois d'octobre, et ceux qui sont nés en ce mois doivent la porter de préférence à toute autre.

Il me resterait beaucoup de choses à en dire, mais j'oublie que je voulais simplement donner le moyen de lui rendre son poli, quand elle a été rayée, égratignée, pour avoir été beaucoup portée. Frottez-la avec de l'oxyde d'étain ou du mastic de vitrier étendu sur une peau de chamois et humecté. Finissez avec de la craie (écrasée, passée), dont vous couvrez une autre peau de chamois, et que vous mouillez également. Lavez ensuite l'opale avec de l'eau et une brosse douce. Si vous y mettez tous vos soins, vous pouvez faire une opération sans sortir la pierre de son sertissage.

**BIJOUX D'ARGENT.** — Ceux de filigrane se nettoient de plusieurs façons, quand ils ont été noircis ou ont perdu leur brillant. On les lave en premier lieu dans une eau de potasse pas trop forte. On rince. On immerge ensuite les objets dans la solution suivante : sel, une partie ; alun, une partie ; salpêtre, deux parties ; eau, quatre parties. On ne prolonge pas ce bain au-delà de cinq minutes, on rince à l'eau froide, on essuie avec une peau de chamois.

Où, on les lave dans l'eau chaude avec une brosse enduite d'ammoniaque et de savon vert. On les passe ensuite dans l'eau bouillante, puis on les fait sécher dans la sciure de bois. Dans leur écrin, il faut toujours les envelopper de papier de soie.

L'argent oxydé se trempe dans une solution d'acide sulfurique — une partie, et d'eau — quarante parties.

On peut encore frotter les bijoux d'argent avec une tranche de citron, les rincer à l'eau froide ; les laver ensuite dans une mousse de savon, rincer de nouveau, mais à l'eau chaude ; les sécher avec un linge doux et les frotter à la peau de chamois.

Le nickel et l'argent sont gardés brillants par des frottements opérés au moyen d'un morceau de laine saturé d'esprit d'ammoniaque.

Les bijoux d'ambre ternis seront frottés avec de la craie pulvérisée, mouillée d'eau ; puis avec un peu d'huile d'olives sur de la flanelle ; enfin à sec, avec un autre chiffon de laine douce, jusqu'à ce que le poli soit revenu.

Ceux d'ivoire se blanchissent avec une solution de peroxyde d'hydrogène. — Les immerger, au soleil, dans de l'esprit de térébenthine, produit aussi d'excellents effets. — Enfin, plus simplement, l'ivoire se nettoie avec du bi-carbonate de soude. Frottez le bijou avec une brosse qui a été trempée dans l'eau chaude puis plongée dans la poudre indiquée.

#### SOINS À PRENDRE DES FOURRURES, DES PLUMES, DES LAINAGES.

Beaucoup de choses et de substances sont préconisées comme insecticides.

Pline raconte que les Romains employaient le citron pour préserver leurs vêtements de laine des teignes, dont la chenille est appelée ver.

Aujourd'hui, contre le même insecte destructeur des fourrures, des plumes, des lainages, les uns choisissent les marrons d'Inde, d'autres les clous de girofle, ceux-ci les feuilles de noyer, ceux-là le sel de cuisine. Ils vantent l'efficacité de ces remèdes, transmis par tradition dans leur famille.

En général, les copeaux de cèdre, le poivre, le camphre (en gros morceaux, pilé il s'évapore trop vite) sont reconnus, à l'unanimité, comme les meilleurs préservatifs.

Quelle que soit la substance préférée, il faut, avant toute chose, secouer, battre, broser soigneusement les pelages (à rebrousse-poil) et les choses que l'on veut enfermer, lorsque la saison de les porter est finie. On les saupoudre ensuite de poivre, ou dissémine, par-ci par-là, les morceaux de camphre ou toute autre chose ; on les emballe dans du linge blanchi à la lessive, on épingle bien le paquet et on le dépose dans une caisse bien essuyée, et où l'on jette encore un peu de la substance insecticide choisie.

Pour les plumes, les boîtes à cigares seraient le meilleur domicile qu'on pût leur trouver pendant leur saison de disponibilité.

Et si l'on avait des coffres en cèdre du Liban ou des cabinets lambrissés à l'aide de ce bois, il suffirait d'y enfermer ou suspendre les objets, après les avoir brossés et secoués.

J'ai encore vu employer d'autres moyens contre les teignes. On préparait une liqueur, en mélangeant le quart d'un litre d'alcool avec la même

quantité d'essence de térébenthine et 65 grammes de camphre. On gardait dans une bouteille de grès, et on agitait bien la mixture avant de s'en servir. Quand on rangeait les vêtements d'hiver, on faisait tremper dans la liqueur de petits morceaux de papier brouillard, et on les disséminait dans les caisses où l'on enfermeait fourrures et lainages roulés dans des linges blancs. Une couche de morceaux de papier au fond, une par-dessus les objets et quelques-uns encore sur les côtés.

Une autre idée. On s'était procuré un tonneau ayant contenu de l'eau-de-vie, et on l'avait *vêtu* extérieurement d'andrinople plissée, avec des agréments de guipure bise comme ornementation. Les fourrures, les beaux lainages y avaient été introduits enveloppés de linges blancs, puis le couvercle du tonneau remis en place et garni d'andrinople

et de guipure, on l'avait glissé dans un coin du cabinet de toilette, où il faisait vraiment bonne figure, servant de support à une énorme plante verte. En outre, c'était un refuge très sûr, où nul envahisseur n'osait pénétrer.

Si l'on n'avait ni caisse ni tonneau, après avoir procédé comme nous l'avons dit, c'est-à-dire après avoir secoué, brossé, on envelopperait les objets séparément dans du papier-toile saupoudré de poivre ou avec une addition de morceaux de camphre. Chaque paquet serait roulé dans un journal, puis le tout serait cousu dans un sac de toile blanche serrée, qu'on suspendrait dans un placard ou un cabinet sombre.

On nettoie les fourrures sombres en les frottant à rebrousse-poil avec du son chauffé. Pour les blanches, on emploie la magnésie.

## Censure Deloyale

Tout critique consciencieux et intelligent, appelé à juger publiquement le livre d'un confrère, songe, avant de prendre la plume, à faire abstraction de tout préjugé, de toute notion défavorable qui peut l'induire à montrer les choses sous un angle spécial ou individuel.

On s'attend surtout à pareille loyauté de la part d'un journaliste dont la feuille a assumé le titre austère *La Vérité*, et qui affiche lui-même des prétentions à l'équité supérieure que confèrent des principes profondément religieux.

Jusqu'à présent—et malgré quelques coups de griffes assez inoffensifs personnellement reçus—nous tenions M. Tardivel pour un homme sincère, intelligent, bon écrivain, mais (qu'il pardonne ce manque de respect à la dignité quasi ecclésiastique qu'il s'arrogé) un peu toqué et fort bilieux. De pareils types sont généralement d'un commerce exécrable à cause de la maladie de foie qui affecte leur conduite, de façon à rappeler la sociabilité du porc-épic ; ce qui plaide pourtant en leur faveur, c'est la droiture foncière de leurs intentions, si non de leur jugement—et le courage avec lequel ils suscitent autour d'eux l'inimitié.

Faut-il aujourd'hui renoncer à la bonne opinion qui nous restait du Don Quichotte québécois ? Faut-il suspecter cette sincérité qui faisait son

excuse comme celle du chevalier de la Manche dans une foule d'imprudentes équipées ? Serons-nous enfin forcé d'admettre que la *Vérité* est pavée de mauvaises intentions ?

Je le crains.

La censure que le journal plus haut nommé fait des *Fleurs Champêtres* de *Françoise* est fortement entachée de partialité malveillante et son rédacteur, d'ordinaire plus adroit, nous en donne lui-même l'explication :—

"*Françoise*, dit-il, vit dans un milieu funeste". Or il se trouve justement que les pires adversaires politiques du critique composent ce milieu, qui d'ailleurs, n'a rien à voir au gracieux recueil intitulé *Fleurs Champêtres*. Le faire intervenir avec la certitude qu'on aliénera ainsi à l'écrivain un certain nombre de sympathies, est un procédé rien moins qu'honnête.

Cette façon de prouver n'est guère orthodoxe, et elle ne prouve malheureusement que la mauvaise foi de celui qui en use.

Une autre accusation grave, portée fort allégrement par M. Tardivel contre *Françoise* c'est celle d'avoir écrit des pages qui sont du Jean Jacques Rousseau.

Voilà une nouvelle assertion qui, lancée ainsi à la légère, ne ressemble pas mal à une calomnie. Ici

encore il eut fallu motiver soigneusement, car le philosophe du XVIII<sup>ème</sup> siècle n'est généralement connu ici que par le côté hétérodoxe de son œuvre. Je sais bien que pour ma part à la place de *Françoise*, j'inviterais mon diffamateur à donner devant les tribunaux les raisons de sa sévérité. La calomnie en loi s'appelle un libelle, et l'amende matérielle que cette offense entraîne, vient fort à propos se joindre aux remords de la conscience coupable.

Dans la petite nouvelle intitulée *Gracieuse*, et particulièrement incriminée comme étant du pur Rousseau, *Françoise* a dépeint en quelques traits de plume, ce fatalisme obstiné contre lequel les prêtres de la campagne se buttent si souvent, et qu'ils sont impuissants à déraciner tout à fait dans l'âme des paysans. Signaler ce travers n'était pas une impiété, c'était nous éclairer sur un danger. S'il fallait juger des choses au point de vue du rédacteur de la *Vérité*, on appellerait son journal, tout émaillé des fautes du prochain et des prétendues erreurs du monde aussi bien clérical que laïque, une "estafette de l'enfer."

C'est dans *Gracieuse* justement que nous est monté avec un respect attendri, le passage du Viatique au milieu des champs et des laboureurs, de sorte que la note religieuse y donne au récit un caractère tout à fait étranger au style de Jean Jacques Rousseau.

Jeter un blâme de cette nature et aussi peu fondé sur l'ouvrage d'une personne qui a fait de la littérature un moyen d'existence était, d'après mon humble avis, un péché grave et un délit légalement punissable.

On passerait à M. Tardivel de faire son petit Veillot, et d'user exclusivement de verges comme moyen de conciliation, s'il avait l'admirable talent et l'autorité de son modèle. Mais il est plus aisé

d'imiter les attitudes que d'égaliser le niveau moral de son fétiche.

La *Vérité* semble s'être constituée l'arbitre *ex cathedra, supra* humain, *supra* ecclésiastique même ; elle s'est faite le Cerbère volontaire à la porte de l'église canadienne. Seulement, le gardien farouche porte des lunettes fumées à...je ne sais quel feu, et qui le font voir trouble. Tout passant lui est suspect. Sa consigne est de rugir, et il nous est arrivé de le faire grogner rien qu'en écrivant le nom de la *Vigne du Seigneur*.

Nous ne le supplierons pas de cesser de rugir, puisque c'est là son métier ; mais pour Dieu, qu'il apprenne donc à discerner les amis des ennemis !

Quand, au milieu de la dépravation du siècle nous avons l'avantage de pouvoir saluer l'avènement d'un livre sain, à la fois agréable et innocent, sachons être reconnaissant, et ne craignons pas de donner à l'auteur les éloges et les félicitations qu'il mérite.

A ce propos, je ne sais quel aveuglement a discrédité en certains quartiers le livre si beau et si profondément religieux de Laure Conan :

*A l'Œuvre et à l'Épreuve.*

Si l'on se scandalise de livres si bons et où la plus stricte, la plus pudibonde moralité, si l'on veut, ne saurait trouver un seul mot à reprendre, quelle autorité aura-t-on pour flétrir ou pour prohiber les choses vraiment mauvaises ?

Ce n'est pas cette dernière injustice que nous reprochons au virulent rédacteur de la *Vérité*, mais—répétons le—la déloyauté de son attaque contre l'auteur des *Fleurs Champêtres*.

LE COIN DU FEU, à titre de revue féminine, tenait à enregistrer son protêt contre la conduite d'un critique malveillant à l'endroit d'une compatriote et confrère.

---

Nous croyons que quelques erreurs se sont glissées dans les comptes expédiés. Nous prions nos lecteurs de ne s'en pas formaliser, car elles sont dues à un changement dans l'administration.

## Une Fausse Légende.

OU LES DÉSILLUSIONS D'UN ENDOSSEUR

(Mœurs Canadiennes)

La terre d'Amérique est un sol généreux mais réfractaire au préjugé qui s'épanouit à l'aise au sein des vieilles civilisations.

Ici on épouse les jeunes filles pour leurs beaux yeux ou pour la bonté de leur âme — cela moins souvent, cependant — et sans un sou de dot.

Ce n'est pas que les jeunes gens aient de grandes richesses à jeter dans les mains vides de leurs gentilles fiancées.

Il suffit à un canadien, pour qu'il se marie, que sa femme lui plaise d'abord — ah ! voilà la condition *sine qua non* ; qu'il possède comme capital... une belle santé ; comme garantie d'avenir... un riche fonds d'espérances, plus ou moins bien fondées et indignement représentées par quelques milliers de piastres d'assurance dont la prime annuelle est, elle-même, du domaine des contingences.

Or, la destinée paradoxale, neuf fois sur dix, favorise ces unions auxquelles tout calcul d'arithmétique reste étranger.

Certain couple de ma connaissance en est un exemple frappant.

### I

Elle était jolie, bonne, intelligente — cela se rencontre, et je vous jure que je n'exagère point.

Naturellement il l'aima, et, non moins inévitablement, ils s'épousèrent. Voilà tout le roman.

Marie — mettons que la jeune femme s'appelait ainsi — était l'ainée d'une grande famille. Sa jeunesse, pendant laquelle elle avait partagé les soins donnés aux cadets, et, aussi, quelque peu de la responsabilité de la maîtresse de maison, l'avait admirablement préparée à son présent état.

Paul (le mari), qui à son endroit était enclin à l'optimisme, aimait à répéter que l'éducation pratique de sa femme était préférable aux dots des filles riches, autorisant celles-ci à dépenser le double de la rente qu'elles appoient.

Cet optimiste, comme vous le voyez, n'était pas un sot.

Dans leur correspondance amoureuse échangée pendant les trois mois des fiançailles, et que j'avais

été admise à la faveur insigne de feuilleter, j'avais lu cette phrase à la fin d'une de ses lettres, à lui :

*" Il est clair que vous êtes un ange et que je suis un fou. Il me tarde (Oh, combien!) de voir ce que sera l'association de deux pareils personnages."*

C'est une vérité que l'homme le plus sérieux, quand il est fortement épris, porte toujours, selon l'expression d'un écrivain anglais, *a few grains of folly to his ounce of wisdom* (quelques grains de folie pour chaque once de sagesse).

Le mariage a le bon effet de modifier les proportions, dans le sens d'une augmentation de la sagesse au détriment des " quelques grains." ...

Il corrige sans guérir tout-à-fait cette poétique folie, ce généreux enthousiasme du cœur. Et vraiment, ce serait dommage qu'il opérât plus radicalement, car si les " quelques grains" manquaient totalement à la dose, la vie conjugale ressemblerait au breuvage divin

*" Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire,"* je veux dire au café qu'une main sans art composerait du substantiel *Java* à l'exclusion du *Moka* parfumé. Celui-là soutient sans griser. Il n'a que du mérite et pas de charme.

Quoiqu'il en soit, je vis le résultat de l'expérience anticipée par l'heureux fiancé.

L'ange et le fou... assagi firent un excellent ménage.

Un jour, cependant, leur lune de miel d'une longévité déjà presque anormale, se voila d'un " léger nuage" (c'est l'expression consacrée).

Dans le cas de mes jeunes amis pourtant ce nuage fut une tuile. Elle leur tomba sur la tête de la façon la plus imprévue. Elle les frappa en pleine innocence, en pleine sérénité, comme autrefois l'accident de la pomme au Paradis Terrestre.

Voici comment cela se passa tout autrement qu'en l'antique Eden, où, nous dit-on, ce fut la femme qui devint l'influence perturbatrice.

### II

C'était l'heure du couvre-feu, à la fin d'une pluvieuse journée d'automne — une de ces journées

glaciales agissant sur ceux qui ont le bonheur de posséder un foyer comme l'amertume d'un appétitif sur un estomac affamé.

Paul, qui savait retrouver en rentrant chez lui un nid coquet, confortable, doucement éclairé, égayé aussi par une présence chère, Paul, qui jouissait de l'appétit du juste, flairait d'avance le fumet délicat qui allait caresser son odorat, et regagnait son *home*, le cœur débordant d'une jubilation telle qu'un célibataire ne l'a jamais entrevue dans ses plus beaux rêves.

De graves ennuis joints à la triste influence de la température avaient, ce soir là, augmenté chez le jeune avocat la soif de repos et le besoin de tout oublier dans la douce atmosphère du foyer conjugal.

Rien ne manqua à la bonne sensation qu'il s'était promise dès son premier pas dans la maison.

Une délicieuse odeur de champignons rissolant dans le beurre s'était faufilée hors de la cuisine pour lui jeter au nez la bonne nouvelle d'un souper savoureux. Et du boudoir baigné d'une lueur rose, une forme élégante venait au-devant de lui pour l'embrasser avant même qu'il eut eu le temps d'ac crocher son chapeau.

Mais tout de suite elle dressa son doigt menaçant, et affectant un ton solennel elle lui fit l'interrogatoire connu :

— Tu as bu ! Où ? Quoi ?... Avec qui ?... Combien ?... Pourquoi ?... Ces questions débitées avec une gravité comique le faisaient toujours sourire. Elles lui étaient adressées dans les rares occasions où il acceptait, par pure courtoisie, de boire un verre de vin avec quelques amis, patrons attitrés des estaminets aristocratiques.

Il y répondit par une autre question :

— Mais dis-moi toi-même ce que signifie ce déguisement ? Sa main désignait en parlant ainsi un long tablier qui ceignait sa taille svelte et descendait jusqu'au bord de sa robe.

— Oh, ça c'est toute une histoire. Viens ici que je te la raconte auprès du feu. On est comme dans le ciel ici en venant de dehors... Tu vois, j'ai mis tes pantoufles près de ton fauteuil. Tu vas te mettre à ton aise comme un vieux papa en fumant ta vieille pipe et lisant ta chère gazette — mon ennemie intime — car il ne peut pas être question de sortir après souper par un temps pareil...

Il l'avait attirée sur ses genoux et la regardait avec des yeux heureux et tendres, sans beaucoup écouter ce qu'elle lui racontait. Il l'interrogea :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?... pas sortie, j'espère, par cette vilaine pluie ?

— Mais si, j'y ai bien été forcée. Tu sais que j'avais promis à Rosalie d'aller la voir cette semaine ?...

— Non, je ne le sais pas.

— Apprends le. J'y suis allée — fort heureusement. Figure toi que je trouve là un petit bébé arrivé d'hier...

— Ah ! les sauvages ont passé...

— Et la pauvre Rosalie seule dans sa maison avec la petite fille de six ans et l'autre bébé de trois. Une voisine accourt de chez-elle cinq ou six fois par jour pour voir aux enfants et donner à la malade ce qu'il lui faut. Le mari met la *soupe au feu* le matin avant de partir pour l'ouvrage. C'est l'aînée — qui, comme je te dis, a six ans — qui entretient le feu, amuse son frère et soigne sa mère quand la voisine n'est pas là. A-t-on idée d'une pareille situation ? Si son mari restait au moins, mais elle dit qu'il ne peut pas abandonner son ouvrage. Ça lui paraît naturel tout ça... Est-ce que tu m'écoutes ?

De fait, les yeux noyés d'une extase souriante, le jeune mari semblait jouir distraitement, de la vue de sa jolie figure animée et convaincue.

— Certainement que j'écoute, répliqua-t-il en s'éveillant de sa douce rêverie. Tu disais qu'elle trouve cela tout naturel.

— C'est vrai. Et puis, ce qu'elle est courageuse ! Sais-tu ce qu'elle m'a dit : "Gardez-moi votre blanchissage, ne le donnez pas à d'autres. Je n'en ai pas pour plus que cinq ou six jours à rester sur le dos." Tout le temps la fièvre la dévore et elle n'a rien de bon, rien de fortifiant à prendre que cette vilaine soupe... Je lui ai donné deux dollars pour s'acheter une bouteille de Cognac : "Bah ! me suis-je dit, nous n'en serons pas plus pauvres." Je me priverai plutôt d'un plaisir... n'est-ce pas ?

— Tu es bien gentille !

— Si l'on attendait toujours d'être riche pour aider ses semblables...

— Va ! tant que tu te borneras dans tes charités à de pareilles bagatelles...

— Peste ! Monseigneur, comme vous êtes magni-

fique ! Il me semble que vous manquez gravement de respect aux billets de cent sous en les appelant des bagatelles.

— Vous autres, les femmes, vous avez une sainte vénération pour ces chiffons ; vous maniez l'argent avec une espèce de crainte, tandis que nous (il eut un geste désinvolte), nous jouons avec ça. Nous payons ou nous recevons avec une égale placidité de grosses sommes...

— C'est très beau, mais (elle imita son geste et son air dédaigneux) si nous jouions comme vous, je sais bien qui ne tarderait pas à s'en désoler. Et si vous n'aviez pas à la maison de bonnes petites femmes économes, pour épargner vos dollars, les matériaux vous manqueraient bientôt pour jouer... comme ça !

Elle lui parut trop mignonne avec ses yeux brillants et sa pantomime moqueuse. Nouant les bras autour de son cou, il voulut abaisser sa tête jusqu'à son épaule, mais elle résista, et réussit à se dégager pour compléter sa pensée. La légère épigramme de son mari l'avait lancée :

— Et puis, tu as peut-être raison. Nous sommes trop timorées. L'argent, après tout, c'est fait pour rouler sans cesse, et pour... qu'on joue comme ça avec lui.

— Pas pour autre chose, fit Paul amusé par le petit air crâne de sa femme.

— Eh bien, je sens que je n'aurais pas trop de peine à m'y habituer. J'ai même commencé — d'instinct — cette après-midi.

— Ah !

— J'ai acheté gros comme ça de ... devine ! quelque chose qui coûte les yeux de la tête !

Paul fit mine de réfléchir, et dit enfin :

— Des champignons !

— Qui te l'a dit ?

— C'est toi.

— Moi ? jamais !

— C'est que je les ai sentis alors. Mais, dis-moi, comment es-tu revenue de chez Rosalie ? tu ne t'es pas mouillé les pieds au moins. Faites voir les pattes, madame.

— Oh ! j'ai changé tout ça ... Trempée ! je te crois que j'étais trempée ! Tu sais quand il pleut, le tramway ne vient jamais.

— On prend une voiture, alors.

— Tu n'y penses pas. Je venais de faire deux extravagances. Ma charité et *tes* champignons... trois plutôt, car j'y ai joint une bouteille de Madère pour arroser le tout.

— Es-tu folle ? Non, mais dis-moi si tu es folle ! Est-ce qu'on risque de s'enrhumer ainsi ?...

— Tais-toi donc. Tout le dégât était fait quand j'aurais pu trouver une voiture. Alors un peu plus ou un peu moins trempée, qu'est-ce que cela faisait puisque je devais tout réparer en rentrant ? Puis je suis descendue à la cuisine, cela m'a réchauffée. Ah, je me flatte de t'offrir un régal. Je suis sûre que tu n'auras jamais goûté des champignons aussi savoureux. Voilà une heure et demie qu'ils mijotent rien que dans leur jus et du beurre frais. Quand Zoé viendra m'avertir qu'ils sont à point, j'irai les arroser délicatement d'un soupçon de Madère...

Paul saisit la petite main élevée en l'air comme pour administrer avec précaution le baptême des champignons. Il la baisa avec ferveur en murmurant " Tu es adorable ! "

Elle prit un air boudeur :

— Tu n'entends pas un mot de ce que je te dis !

— Au contraire, j'entends tout et je comprends la moitié.

— Bah, ce n'est pas gentil de penser à autre chose tandis que je te parle.

— Je ne pense pas à autre chose, je pense à toi. Tu ne sais pas comme c'est bon en rentrant ici de laisser derrière soi l'ennui des affaires ; d'oublier les tracas de la journée pour ne plus songer qu'au bonheur de vivre près de toi, et de respirer l'atmosphère de sympathie sereine que répand ta seule présence, et de repaître ses yeux de ta chère et gracieuse petite personne !...

La figure de la jeune femme revêtit soudain une expression de malice. Regardant son mari dans les yeux :

— Je vous trouve un peu bien lyrique ce soir, Monsieur Roméo ! Voulez-vous que je vous dise ma pensée ? Je crois que le coup d'appétit que vous avez pris en ville a eu un effet contraire à celui que vous en attendiez... Il a réveillé la corde sentimentale !

Il avoua comme un innocent :

— Mon amie, je nage dans l'azur, grâce à ce *cocktail*, car j'ai pris un *cocktail* ce soir...

— Oh ! Oh ! Grave symptôme ! Premier pas vers l'abîme.

— C'est Lebrun que j'ai rencontré à cinq heures, et qui avait eu le même embêtement que moi...

— Un embêtement?...

— Oui...une petite complication...des affaires!...

Alors il me donne la main et me dit : " Tu es en s..." Pardon ! " Tu es de mauvaise humeur ? Eh bien, moi aussi ; mais j'ai un remède sûr contre cette maladie là. Si tu veux te guérir, viens chez Vide-Gousset prendre un bon *cocktail*. Dans un quart d'heure, tu seras le plus heureux des hommes." Ce diable de Lebrun il vous a une poigne. Je ne voulais pas, moi ; j'aimais mieux rentrer, mais il ne m'a pas lâché. Il a fallu avaler son *cocktail*. C'est mauvais en diable, mais ça vous rend millionnaire !...

### III

Marie retira sa main et s'assit à côté du fauteuil sur sa berceuse.

— Comme c'est enfant les hommes, reprit-elle comme se parlant à elle-même.

Cette idée de ton ami de se consoler d'un déboire au moyen d'une bêtise, car cela ne raccommode rien de s'étourdir avec un *cocktail* ; demain sa situation ne sera pas améliorée par le fait qu'il en aura momentanément chassé le souvenir de sa mémoire...

Mais, dis-moi, vous avez donc des déceptions, de vrais ennuis dans la profession ? Je croyais moi que les avocats pratiquaient la philosophie sur une grande échelle ; qu'ils aimaient mieux gagner leurs causes assurément, et qu'ils y employaient tous leurs efforts, comme on se passionne pour une partie de piquet. Seulement, je me figurais que vous vous résigniez à vos défaites en beaux joueurs, quitte à recommencer en appel ou à prendre votre revanche ailleurs...Ce n'est pas ça ?

— Si, si, c'est bien cela, mais nous ne traitons pas seulement avec nos confrères sérieux et loyaux. Il y a dans le monde de pauvres garçons... incapables de se tirer d'affaire tout seuls... enfin, il se rencontre en dehors de la profession certaines petites transactions...

— En dehors de la profession ?

Elle épiait ses paroles avec une curiosité grave, cherchant à comprendre le sens de ce discours plein d'embarras.

Paul, en effet, s'apercevait qu'il s'était trop avancé. Il essaya d'une diversion :

— Au fait, dit-il, ces champignons doivent être murs pour l'honneur d'être servis à notre table.

Elle ne daigna pas remarquer l'interruption ni le tour facétieux que lui donna l'avocat alarmé.

— Sais-tu que je ne saisis pas ce que tu entends par " certaines petites transactions."

— Mon Dieu, il n'est pas nécessaire que tu saisisse...les femmes ne comprennent rien à ces choses là. C'est bien simple...c'est-à-dire, c'est simple pour nous...cela se pratique communément dans les affaires...Enfin, un ami se trouve dans l'embarras, un peu serré dans ses finances. Or, comme il a une somme importante à payer à une certaine date, et que cette somme...lui manque, il demande à ses camarades — à moi, à Lebrun — de vouloir bien répondre pour lui, — en d'autres termes de garantir, sous leur signature, le paiement de la note.

Voilà ! C'est tout. Es-tu bien avancée maintenant ?

— Mais quels bénéfices, Lebrun et toi, espérez-vous retirer de cette affaire ?

Le brillant financier eut un sourire indulgent :

— Il n'est pas question de bénéfice là-dedans ; le plus beau auquel on s'attende, c'est le recouvrement de ses fonds ; mais — comme tu le disais tout à l'heure — s'il fallait toujours réfléchir avant de secourir ses amis...

— Ah, cette transaction alors, c'est une charité ?

— Bah, une charité ! non : un service.

Il est entendu qu'il ne dispense pas de payer celui qui nous le demande.

— Il paye toujours.

— Ah pour ça, non !

L'ami frustré ne put ici se défendre d'une certaine véhémence dans l'accent.

— Et quand il ne paye pas, c'est vous ?...

— Naturellement.

— C'est alors que cela s'appelle une charité, ou un cadeau ?

— Si tu y tiens.

— Et c'est alors aussi que Lebrun et toi, vous êtes en...comment dis-tu cela?...de mauvaise hu-

meur, et que ton ami va noyer sa contrariété chez Vide Gousset ?

— Justement.

— Je comprends maintenant, murmura Marie d'un air rêveur.

A ce moment la bonne apparut entre les portières qui séparaient le boudoir de la salle à manger.

— Je crois, dit-elle, que madame peut venir.

— Bien, Zoé, fit la jeune femme qui se leva. Elle ne partit pas tout de suite cependant. Campée devant son mari, elle le regardait, la figure très animée. Dans ses yeux aux paupières palpitantes, passait le reflet des pensées nouvelles dont son âme naïve était assaillie.

— Plus j'y réfléchis à ta *petite transaction*, prononça-t-elle, plus je la trouve odieuse.

— *Ma* petite transaction ! Ce n'est pas moi qui l'ai inventée. Je puis même t'assurer que je ne l'ai jamais pratiquée pour mon compte...

— Je l'espère bien ! Ce que je trouve cela indélicat, injuste, malhonnête !

— Oh, malhonnête !...

— Mais oui, malhonnête. Comment, j'irais moi chez ma voisine et mon amie qui est plus riche ou plus économe, plus prévoyante ou aussi pauvre que moi — peu importe — et je lui dirais : " Je vous en prie, madame, mon épicier ne veut pas me vendre à crédit, ayez donc la bonté de me donner quelques provisions, — une caisse de vin, dix livres de sucre, douze douzaines d'œufs... Ces choses me manquent en ce moment. Vous seriez bien aimable de me laisser prendre aussi du bois dans votre hangar ; il se trouve justement que j'en suis dépourvue. Je ne sais trop comment je vous rendrai tout cela, mais, enfin, j'ai confiance qu'il se produira quelque heureux événement qui me mettra à même de m'acquitter envers vous... Et puis, après cela, si je ne pouvais pas vous le rendre, eh bien ! ... Vous aurez la bonté de vous en passer ! " Et tu dis que la loi tolère cette infamie !... Mais oui, une infamie ! sans parler de l'horrible indiscretion ; c'est un encouragement au vol.

Paul, à la vérité, n'avait jamais regardé les choses par ce bout de la lunette. Il trouva le rapprochement piquant autant que sensé, mais il n'était pas digne d'un homme d'affaires de se rendre à des arguments aussi essentiellement féminins. Très amusé d'ailleurs par la drôlerie de ce petit

discours débité avec chaleur, il se mit à rire, et entraîna sa femme du côté de la salle à manger en disant d'un ton concluant :

— Ce n'est pas la même chose.

— Ah bien, je serais curieuse que tu m'expliques en quoi cela diffère, par exemple ! Si, au lieu de solliciter des victuailles, je demandais tout simplement l'argent avec lequel on les achète — comme ton décavé, " serré dans ses finances " — ce serait très bien, je suppose. Tout dépend donc de la manière de mendier ? Tiens, c'est curieux, j'ai justement lu aujourd'hui dans un livre de George Eliot, une pensée là-dessus qui m'a frappée. Tu vas lire cela tandis que je cours un instant à la cuisine.

Elle rentra dans son boudoir, et en revint immédiatement, tendant un livre ouvert à son mari. Il s'approcha de la lumière, et, pendant qu'elle disparaissait, lut cette phrase de la grande romancière :

" L'assaut de la bourse du prochain qui, dans les temps barbares, se faisait en braquant un pistolet sur la gorge, est devenu un procédé souriant et de bon aloi maintenant qu'on glisse la demande d'un emprunt dans une parenthèse aimable, entre un second et un troisième verre de vin."

#### IV

Il n'était pas besoin de cette formule pour convaincre le plus désillusionné et le plus ahuri des endosseurs.

Le pauvre Paul, s'il en avait trouvé le moyen, se serait volontiers donné des coups de pieds pour s'être laissé entraîner à cette sottise de confiance. Une des positions les moins enviées par les jeunes maris aimés était la sienne, — être pris en faute et se sentir coupable. Car dans l'indignation de l'intelligente et droite créature qui était sa femme, à l'endroit de ce qu'elle appelait sa " petite transaction," il sentait bien un blâme implicite pour lui qui s'y était prêté avec une complaisance imbécile.

Car cette dernière consolation de croire au moins en sa générosité ne lui restait même pas. Il se rendait compte maintenant qu'un tout autre sentiment l'avait guidé dans l'acte de signer la garantie des trois cents dollars à ce " panier percé," ce hableur, ce fainéant de Gustave Z., son ancien camarade de collège. Assurément la sympathie

ou la charité n'y avait été pour rien, car il connaissait une foule de gens qu'il aurait plus volontiers obligés et qui le méritaient davantage. Marie lui parlait tout à l'heure de cette pauvre blanchisseuse, accouchant dans un taudis et plus mal soignée qu'une vache!... la chère petite s'était presque reprochée de lui donner deux dollars; elle s'était punie de sa charité en se refusant une voiture — au risque de prendre une fluxion de poitrine — et en promettant de retrancher quelque chose de son confort!...

Les dernières fumées du *cocktail* étaient maintenant entièrement évanouies, laissant le pauvre Paul bien éveillé en face de la vérité

Un attendrissement proche des larmes l'envahissait, tandis que se promenant d'un mur à l'autre il s'accusait d'injustice envers sa chère femme. N'ayant de fortune que son travail, il s'était vu déjà depuis son mariage, dans la dure nécessité de lui demander le sacrifice de quelque fantaisie, assez modeste pourtant, mais encore au-dessus de ses ressources actuelles. N'avait-elle pas le droit aujourd'hui de lui demander compte de cette sévérité à son égard?... Mais la douce mignonne ne lui avait pas fait un seul reproche. Il tremblait pour tant qu'elle ne pensât tout bas ce qu'elle n'osait dire.

— Peut-être m'accuse-t-elle dans son cœur! Cette pensée lui était insupportable, et, dans sa détresse morale, il s'appelait "lâche! lâche!" Oui cette prétendue libéralité, se disait-il, n'était au fond que de la lâcheté. La bonne blague! la niaise hypocrisie d'appeler des "bons garçons"

ceux qui, par faiblesse et par vanité, sacrifient ce qu'ils ont de plus cher au premier venu. Ah! la générosité des endosseurs! en voilà une fausse légende!

Assurément, il y avait longtemps que le jeune avocat ne s'était senti aussi malheureux.

Mme Paul revenait enfin en s'écriant :

— Mon seigneur est servi, et j'espère qu'il saura apprécier l'exploit culinaire de son humble servante!

Le sourire de sa femme — auquel je ne com-

mettrai pas la faute d'associer le fumet capiteux des délicieux morilles — rasséréna un peu l'époux déconfit. Comme les bons maris qui se sentent dans leur tort, il lutta contre sa propre tristesse, se montra d'une gaité folle, et fit des efforts inouis pour dérider sa compagne un peu pensive. Je ne sais ce qu'il loua le plus de Marie, des champignons ou de George Eliot, comme je ne saurais compter ce qu'il ébaucha de projets charmants et de promesses brillantes.

Après le souper il entaça la taille de son épouse pour regagner

leur coin habituel, auprès du feu, sous l'ombre rosée d'un colossal abat-jour faisant dans la chambre coquette, un abri poétique — comme un dais tendu par l'amour au-dessus de ce couple heureux et beau.

Quand elle fut assise dans sa petite *bergère* blanche aux coussins brodés, il s'agenouilla à côté d'elle, et appuyant la tête contre son épaule dans l'attitude d'une tendresse navrée et repentante:

— Ma petite Marie, commença-t-il un peu timi-



dement, je crains de t'avoir attristée et j'ai peur que tu ne me juges mal.

D'un geste enfantin et sympathique elle inclina sa tête sur la sienne.

— Je ne t'accuse pas, mon ami, mais il est vrai que je suis triste et...découragée de penser que vous êtes astreints à certaines obligations...

— Ecoute, mon ange : Seras-tu aussi heureuse qu'au paravant et aimeras-tu un peu ton vilain mari s'il te dit qu'il ne le fera plus jamais ?

Marie se dégageant doucement alla droit à la bibliothèque dont elle ouvrit le panneau vitré.

et que ta famille peut-être — viens me le dire. Nous chercherons alors ensemble dans quelle bonne œuvre nous pourrions le plus avantageusement placer la somme dont tu veux te débarrasser.

Il prêta serment sans s'arrêter à l'ironie de la formule.

— Et puis, promets moi que quand tu seras devenu un homme puissant — cela ne peut manquer d'arriver — tu proposeras des lois pour empêcher l'exploitation des gens laborieux et économes par les fainéants et les malchanceux... Tu feras dé-



— Que veux-tu donc ? demanda Paul étonné.

— Je cherche une bible pour te faire jurer cela.

En moins d'une seconde le néophyte avait rejoint près de la bibliothèque son juge bienveillant. Il le serrait dans ses bras en répétant :

— Pas besoin de bible. Je te le promets, mon amour ! Je le jure sur ta tête adorée !

— J'accepte ta parole, et si jamais tu te repens d'avoir refusé ta signature à quelque solliciteur moins digne de ton secours que les nécessiteux...

créer que ceux-là se noieront tout seuls...ou plutôt — les pauvres gens — qu'ils ne s'accrocheront qu'aux millionnaires !...

— Je jure !

L'acte de contrition du mari converti et l'absolution de sa bonne petite femme se confondirent dans un baiser.

Depuis lors, le ciel des jeunes époux n'a plus connu de voiles... du moins on me l'a dit.

*Mme Dandurand.*



Dans un article du *Naturalist's Journal*, le docteur Harrisson décrit un chêne qu'il a remarqué dans une forêt du West-Riding, et auquel il ne connaît pas de rivaux. Cet arbre vénérable, dont l'âge est difficile à évaluer avec précision, mais qui doit être contemporain des anciens Bretons, possède un tronc dont la circonférence est de 26 mètres au ras du sol et de 16 mètres à hauteur d'homme.

Il est creux aujourd'hui et assez vaste pour contenir toute une foule. Le ministre d'une paroisse voisine, accompagné de ses marguilliers et des enfants de son école, qui sont au nombre de quatre-vingt-quinze, choisit parfois le vieux chêne pour but de promenade.

Tout le monde trouve place à l'intérieur du tronc, et l'on chante des hymnes en cette chapelle naturelle.

Je connais, dans les environs d'Yvetot, un chêne du même genre, dans l'intérieur duquel sont construites deux chapelles superposées, où l'on dit la messe en présence de fidèles relativement nombreux.

\* \* \*

Un de nos confrères a découvert le dernier survivant de Waterloo.

Ce noble débris vient d'entrer dans sa "cent troisième année." Il a gardé toutes ses facultés et sa mémoire intacte. Il remplit ponctuellement ses devoirs d'électeur.

Victor Baillot est né à Percey (Yonne), le 9 avril 1793. Compris dans la seconde levée de 1812, il fut incorporé à la 105e demi-brigade, et prit part sous les ordres du maréchal Davout à

toute la campagne de Prusse. Refoulé après la retraite de Russie, il se trouva avec son régiment à Bruxelles, à l'abdication de l'Empereur.

A Waterloo, un coup de sabre au front le coucha à moitié assommé. Prisonnier, il resta à Plymouth.

Il revint en 1816, et il fut réformé comme "phtisique au second degré."

Et il vit encore !

\* \* \*

*La France* vient de relever dans la statistique générale de Londres pour l'année 1894, qu'on vient de publier, un fait que nos psychologues professionnels devraient expliquer.

Dans la capitale anglaise, sur cent veufs qui se remarient, il y en a juste une douzaine qui épousent leur bonne. Cette proportion est énorme, et ne se retrouvera certes pas dans aucun autre pays de l'Europe.

Mais n'oublions pas que les études classiques sont encore fort en honneur chez nos voisins de l'autre côté de la Manche, et que le poète sceptique Horace a dit : *Ne sit tibi amor ancillæ pudori!* ce qu'on pourrait traduire ainsi : "Ne te gêne pas de courtiser ta bonne à tout faire."

Le poète n'exige même pas que la bonne soit jeune et jolie, ce qui diminuerait probablement le nombre des bonnes qu'on épouse.

\* \* \*

Le même journal nous donne une interview suggestive qu'un de ses correspondants aurait eue à Londres avec un pickpocket de profession. Voici les déclarations "un peu amères" que celui-ci a faites à notre confrère :

“ On se fait une fausse idée de nos recettes quand on s'imagine que notre métier nous rapporte beaucoup d'argent. Je puis vous le dire par expérience: un pickpocket subsiste, il ne vit pas. L'hiver est terrible pour nous. Pas moyen de travailler, les mains gelées. C'est à peine si j'ai pu, l'hiver dernier, gagner de quoi payer le loyer de ma chambre à coucher, et je serais mort de faim sans l'argent que m'a prêté mon usurier. Et il coûte cher cet argent-là, car les usuriers sont les plus grands voleurs que l'on puisse rencontrer.

“ Hélas ! il est dans notre destinée d'être constamment volés. Les gens les plus élégants prennent l'habitude de porter de faux bijoux. J'ai suivi pendant une semaine un gentleman qui, malheureusement pour lui, a l'habitude de boire; l'ayant trouvé ivre le soir du huitième jour, dans une rue écartée, je lui ai arraché l'épingle de sa cravate, un brillant magnifique... qui valait deux shillings. Et cela représentait le bénéfice d'une semaine entière de patience.

“ D'autre part, nous sommes exploités par les recéleurs. Il m'est arrivé de voler une montre de 500 francs que je fus obligé de négocier seulement pour 35 francs. Une pendule de voyage en or m'a rapporté 19 fr. 50.

“ Quant aux porte-monnaie, ils contiennent si souvent de petites sommes que ce n'est pas la peine d'en parler.

“ Restent les omnibus et les tramways. Là, nous trouvons notre vie. Mais ce n'est pas en volant, c'est en 'adoptant' les objets, cannes, parapluies, sacs, paquets oubliés sur les banquettes par des voyageurs pressés ou distraits. En somme, tout compte fait, nous ne gagnons, en moyenne, que de 8 à 10 fr. par jours. Comparez ces profits aux risques, et vous jugerez que les chances ne se balancent pas... Il est vraiment temps que la saison reprenne !”

Il est décidément plus “ simple ” d'être honnête homme.

\* \* \*

Le chirurgien d'une compagnie de chemin de fer de New-York, le docteur Richard Newton, vient de faire paraître une brochure, dans laquelle il prétend que le choc nerveux qui résulte d'une collision de trains peut avoir, dans certains cas, les meilleurs effets sur l'organisme malade.

Tout en avouant que “ la littérature médicale, en ce qui a trait aux accidents de chemin de fer, n'est pas aussi riche qu'on le souhaiterait en faits démonstratifs à ce point de vue spécial, ” l'original docteur n'en maintient pas moins son opinion, et cite plusieurs exemples de goutte, de rhumatisme, et même de phthisie pulmonaire guéris par le “ shock ” d'un accident.

Etrange thérapeutique !

Vous voyez d'ici les déraillements recommandés comme moyens curatifs !

\* \* \*

Pour rendre sa souplesse à la flanelle, il suffit, après l'avoir lavée à l'eau froide ou légèrement tiède, de la tremper pendant une heure ou deux dans le bain suivant :

Eau. . . . .	1000 C. C.
Ammoniaque liquide. . . . .	10 C. C.

Les développements de la photographie confinent aux domaines de l'art par de récentes découvertes.

On reproduit aujourd'hui d'infimes objets que l'œil humain ne peut percevoir qu'au moyen du microscope, ainsi que des paysages à une distance de cinquante millis rapprochés par un télescope.

Une nouvelle application du procédé photographique fera le bonheur des amateurs de peinture qui ne peuvent voyager ni acheter les œuvres originales des maîtres.

Une jeune femme allemande fixée à Boston, dévouée à l'art, et amateur infatigable du *camera*, s'est dit que si l'on réussissait à rendre au moyen de cet instrument le coloris d'un vrai paysage, il devait être facile d'en faire autant pour les célèbres toiles des musées.

Avec de patients efforts elle finit par en trouver toute seule le moyen. Munie de parfaites reproductions des tableaux des maîtres, elle revient en Amérique pour y donner des conférences artistiques et exhiber ses admirables copies.

Des offres lui ont déjà été faites en Europe par les directeurs de musées, désireux de faire connaître l'ingénieuse découverte au public des grandes capitales. Ces personnages officiels, qui avaient commencé par se montrer très sceptiques quant à la possibilité de reproduire les mer-

veilles polychromes signées du nom de Rubens, sont maintenant dans l'admiration devant le succès de l'entreprise. Le résultat obtenu par Fraulein Stoile (c'est le nom de l'artiste) est supérieur à celui de la photographie coloriée.

Son travail à elle montre les objets en relief et non comme surface plane. Le rendu et la fidélité

du coloris en outre sont, paraît-il, d'une perfection exquise.

Après ce progrès étonnant on ne s'attendra maintenant à rien moins qu'à la reproduction minutieuse des personnes qui donnera l'apparence de la vie et l'illusion du mouvement au portrait.

### Les Petits Cotes Du Suffrage Universel.

M'accuserez-vous de parler politique (ce qui serait aux yeux de la Direction une faute impardonnable), si je médisais un peu de ceux qui s'en occupent ?

Non, n'est-ce pas ? Bien, me voilà à l'aise pour faire une indiscretion que la crainte seule d'enfreindre la consigne du COIN DU FEU retenait.

Un mien ami—qu'il me pardonne d'abuser ainsi de sa confiance—fut envoyé il n'y a pas très longtemps dans un comté où les consciences ont une valeur marchande fixe et régulièrement cotée. Il y a des endroits comme cela, paraît-il, où les petites transactions électorales se font systématiquement et avec une précision toute moderne. Tout se simplifie avec l'habitude.

Or, mon jeune ami, qui a l'âme candide, n'avait jamais vu un marché aussi bien organisé. Il se rendit docilement avec son sac de voyage, une couple de *livres bleus* et ses illusions au poste qui lui avait été assigné dans un *rang* de la campagne.

Je vous ai dit qu'il s'agissait d'une élection ?

Pour lui son rôle était de vérifier la liste des électeurs de son parti et de s'assurer des dispositions de chacun.

Le premier personnage à qui il parla en arrivant dans l'auberge fut un vénérable vieillard qui lui dit appartenir justement au même *bord* que lui. "Comme cela se trouve !"

—Oui, monsieur, déclara le patriarche à la barbe neigeuse, je voterai. C'est le devoir d'un citoyen d'affirmer son opinion et d'apporter sa part d'influence pour faire pencher la balance du bon côté. Vous en verrez, monsieur, qui vous demanderont de l'argent, et qui ne bougeront pas à moins d'avoir reçu le prix de leur vote. J'appelle cela *se vendre*. Des hommes qui se vendent se mettent au rang des bêtes. Jamais je ne me

suis abaissé à ce point là, Dieu merci ! Seulement, j'ai remarqué une chose : après chaque élection je reçois une petite lettre avec un billet de banque dedans.

Ça c'est décent ! c'est *monsieur* au moins ! Et les yeux malins du bonhomme interrogeaient l'innocent sac de voyage de mon jeune ami.

La foi naïve de ce dernier ne se découragea pas pour si peu.

— "Allons ! se dit-il, je suis mal tombé pour commencer. Voilà un vieux fripon, n'appartenant probablement à aucun parti, et s'offrant au plus haut enchérisseur !

Le soir le vit à la salle du *comité*, entouré de quelques notables et intelligents électeurs.

— Messieurs, leur dit-il en se découvrant, je ne mets pas en question le dévouement et la fidélité des amis zélés qui sont ici ce soir. Vous serez sans doute les premiers, messieurs, à enregistrer vos votes pour le bon candidat...

— C'est entendu, interrompit l'un des membres de l'assemblée, pourvu qu'on soit payé d'avance.

— Payé d'avance !...

— Mais oui ; personne ne vote sans être payé... C'est un *dérangement*, une perte de temps, c'est pas ? On *prend* deux piastres *par tête*...

Mon jeune ami remit son chapeau sur la sienne. Il ne se sentait plus du tout impressionné par la majesté du peuple souverain. Le côté comique de la situation lui apparut, et l'idée lui vint d'en tirer parti. Toute distraction est précieuse dans un *rang* perdu, où les besoins de la *bonne cause* vous retiennent huit jours durant.

Dès le lendemain matin il se mettait en route avec le troupeau de ces braves gens pour aller avec eux, au chef-lieu voisin, voir le chef.

Il fallait régler ça avec lui, naturellement.

Ils entrèrent tous à sa suite dans le petit salon

d'auberge servant de bureau à l'homme politique qui dirigeait la lutte, et se tassèrent le long du mur en silence.

Leur conducteur prit alors la parole :

— Monsieur, commença-t-il, je vous présente quelques-uns de nos meilleurs amis de telle division. Ils voteront comme un seul homme.

Le chef se levait la main déjà tendue avec l'expression d'une franche cordialité...

— Ces messieurs disent que ce sera deux piastres par tête... Et quelles têtes! ajouta le jeune homme *sotto voce*.

Le chef se rassit. Ne sachant trop comment prendre la chose, il regarda d'un air ahuri les intelligents électeurs.

D'un mouvement unanime ils acquiescèrent du coco.

— Franchement, ce n'est pas cher! se dit le tribun en considérant ces têtes représentant la force nationale, arbitres du sort de la patrie. Une seule chose les absout de les mettre à si bas prix ces nobles têtes où Dieu a mis la divine étincelle : c'est qu'ils les revendent plusieurs fois!

Celui qui me raconta l'aventure n'est pas un philosophe morose. Il en riait de tout son cœur.

De mon côté je ne suis pas partisane du suffrage féminin, mais je lui répondis :

— Je vous défends après cela d'alléguer l'incompétence des femmes comme un motif de leur refuser les droits civiques. Il serait trop aisément réfuté par l'exemple de vos nobles électeurs à tant par tête.

*Jacqueline.*

### Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

Sachez bien qu'il n'est point d'affection qui puisse *toujours* se suffire à elle-même, et apprenez, ma pauvre enfant, que si les relations qui vous tourmentent ne s'étaient pas établies d'elles-mêmes, il aurait fallu les rechercher pour amener au sein de votre intimité un élément nouveau, étranger, propre à prévenir l'engourdissement de la monotonie. Votre mari ne vous aime pas moins qu'il ne vous aimait il y a deux ans; j'affirme, au contraire, qu'il vous aime davantage. — mais son affection doit nécessairement changer de caractère avec le temps. Votre mission est de lui rendre sa maison agréable; vous n'y parviendrez pas si vous voulez écarter de lui les personnes dont la compagnie lui apporte quelques distractions.

Des distractions! Ce mot vous révolte; vous ne pouvez comprendre qu'il en éprouve le besoin, tandis que vous ne les trouvez pas nécessaires pour vous : cela est ainsi cependant, car si les femmes vivent principalement par le cœur, les hommes vivent par l'esprit au moins autant que par le cœur, et il faut s'appliquer soigneusement à satisfaire l'un autant que l'autre. Quelle que soit l'étendue d'une intelligence féminine, elle ne peut suffire à cette tâche si elle n'appelle à son aide l'intervention d'individualités qui la fortifient autant par le contraste que par l'analogie; quelle que soit la mesure des intelligences qui sont mises en contact, leurs rapports ne sont jamais stériles : il en résulte toujours quelque étincelle qui sert à alimenter le foyer commun. C'est une grande erreur de supposer que l'on puisse se suffire à soi-même; l'isolement produit

toujours l'amointrissement. Rien ne demeure stationnaire, et il faut opter entre le progrès et la décadence; il n'est donné à personne de parcourir toujours le *même cercle*. Cette image, si souvent employée pour désigner le mouvement de l'esprit, quand il est contenu dans des limites invariables, me semble fautive de tous points : nous ne parcourons pas un cercle, mais une spirale, qui s'amointrit d'un côté, qui se développe de l'autre, selon que nous nous éloignons de nos semblables, ou que nous savons nous en rapprocher. Il n'est point d'intelligence, si humble en apparence, qui ne puisse, à certaines heures, nous communiquer une force qui lui est propre, et, dans nos rapports avec les autres, nous nous enrichissons à la fois de ce que nous recevons et de ce que nous donnons.

L'esprit est enclin à la paresse autant que le corps; il leur faut des stimulants pour les arracher aux décevantes douceurs de l'oisiveté. En écartant de vous les relations que vous envisagez avec inquiétude, vous vous exposez à un danger réel pour éviter un danger imaginaire, profitez-en au contraire pour renouveler vos forces, pour secouer la torpeur qui est la conséquence inévitable d'une sécurité trop profonde, et souvenez-vous sans cesse qu'il n'est aucun bien en ce monde dont on puisse se croire assuré, si l'on n'est toujours prêt à le défendre et à le reconquérir.

Dans le cas particulier dont il s'agit, il y a seulement chez votre mari un goût honnête pour la compagnie d'une honnête femme : votre affection n'a aucun sujet de s'en alarmer; elle peut au contraire y trouver un appui et une diversion

utile contre la monotonie, qui se place toujours en tiers dans toutes les intimités quand on n'a pas l'habileté d'appeler d'autres tiers à temps. Ce n'est donc pas votre affection qui est inquiète : serait-ce votre vanité qui est froissée ! Je le crains, et c'est là que je vois le *point noir* qu'il faut dissiper à tout prix.

Si vous vous obstinez, ma chère Hélène, à retenir votre mari dans un *tête-à-tête* perpétuel, il céderait peut-être à votre volonté, dominé qu'il serait par sa tendresse pour vous, par sa délicatesse, qui lui défendrait de froisser vos désirs : mais la lassitude arriverait bientôt ; mais un mécontentement sourd ne tarderait pas à se produire, et bientôt vous le verriez devenir non-seulement indifférent pour vos qualités et votre affection, mais encore injuste dans leur appréciation. La contrainte que vous lui auriez imposée, qu'il aurait acceptée par égard pour vous, produirait une irritation dont les effets se traduiraient par des reproches injustes dans leur forme, mais trop fondés par la cause qui les aurait produits ; il pourrait avoir tort dans le présent, mais vous auriez tort dans le passé, car vous auriez créé vous-même la situation dont vous souffriez tous deux.

Il faut bien aborder enfin, mon enfant, le sujet devant lequel je recule depuis le commencement de cette lettre ; il faut bien parler enfin du mal que vous me révélez par chacune de vos plaintes. Je sais que la jalousie est un sentiment involontaire, amer, cruel, et qui empoisonne l'existence toute entière ; si la vôtre était de cette nature, je pourrais seulement vous plaindre, et essayer de vous démontrer combien elle serait peu fondée dans le présent : mais je crois découvrir que le sentiment qui vous agite n'a point pour unique origine la crainte de partager avec une autre personne les soins et l'affection de votre mari.

La jalousie est une passion, ou bien un sentiment honteux, complexe, qui est le résultat de la vanité et de l'envie coalisées. Dans le premier cas, on souffre, mais on ne fait pas souffrir les autres ; et ceux-ci, touchés de commisération, peuvent veiller sur leurs actions, afin de ménager la susceptibilité d'une organisation presque malade. Dans le deuxième cas, la jalousie, ayant pour cause principale, non pas une affection exaltée, inquiète, mais bien un besoin immodéré de domination, et le désir effréné d'accaparer l'attention universelle, devient un sentiment bas, odieux, dont la pente entraîne naturellement à mille actions répréhensibles. Je vous connais assez, Hélène, pour être persuadée que l'analyse de cette triste passion, que l'examen de ses causes et de ses résultats suffiront pour vous tenir en garde et vous préserver des conséquences qu'elle entraîne.

Les exemples ont plus d'autorité que les exhor-

ations. Écoutez un court récit qui vous convaincra mieux que mes sermons :

Avant votre naissance, lorsque je vivais seule, un ménage vint s'établir dans mon voisinage ; le chef de la famille était un homme excellent, pacifique, mais ayant les défauts de ses qualités, c'est-à-dire la pusillanimité et la faiblesse. Sa femme me parut une bonne ménagère, d'une nature un peu vulgaire sans intelligence, mais à laquelle je supposai avec complaisance les qualités de ses défauts ; je la crus sans prétention, dévouée à sa famille, et s'occupant uniquement du bonheur matériel de ceux qui l'entouraient. Sa tâche était facile du reste, et cet intérieur aurait pu être heureux ; eh bien ! cet intérieur était un enfer, et la cause de tous les maux que l'on y endurait se trouvait dans l'humeur jalouse de la femme, qui était atteinte de cette mauvaise variété de la jalousie que je viens de vous signaler. Son infortuné mari était quotidiennement en butte à des reproches insensés, à des accusations absurdes, à des injures grossières. Son humeur ne se bornait pas à empoisonner l'existence de ce pauvre homme ; toute marque de sympathie adressée à une autre femme par un homme quelconque lui semblait un attentat commis contre ses propres droits, et elle s'appliquait avec une ardeur infatigable à incriminer le soin le plus insignifiant, la phrase la plus simple. Puis, comme les défauts qui ne se corrigent point s'aggravent fatalement, elle descendit tous les degrés qui conduisent aux conséquences des sentiments odieux qu'elle avait laissés grandir en elle : toutes les armes lui furent bonnes, et elle ne recula devant aucune action perverse, du moment où elle espéra frapper les personnes qui excitaient sa jalousie. Ce nom fait trop d'honneur au sentiment qui la dominait ; elle était graduellement devenue la proie d'une passion bien plus basse, qu'on appelle l'envie, et qui causa des ravages épouvantables en elle et autour d'elle. Son âme manquait d'élévation, son esprit de clarté, son caractère de moralité ; elle ne trouva pas en elle la force nécessaire pour réagir contre ses mauvais instincts, et ne rencontra pas non plus près d'elle des caractères qui auraient pu la guider, la soutenir et prévenir ses chutes. Au lieu de répondre aux querelles par le raisonnement, son mari se contentait de hausser les épaules ; plus tard, quand les querelles devinrent des tempêtes, il fuyait son logis, et allait conter ses douleurs à quelques amis, la rougeur au front et les larmes aux yeux.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne songe pas à établir un rapprochement quelconque entre cette nature pervertie et la vôtre ; j'ai voulu seulement vous indiquer la pente sur laquelle on peut être entraînée lorsqu'on ne réagit pas à temps contre une mauvaise passion. Ma foi dans l'*éducabilité*

du cœur et de l'esprit est si profonde, que je n'admets aucune exception à la possibilité du perfectionnement relatif de tout être faisant partie de l'humanité; je crois fermement, malgré toutes les apparences contraires, que le caractère dont je viens de vous présenter l'esquisse aurait pu être modifié s'il avait rencontré une direction éclairée; mais cette direction lui manqua: la faiblesse revêtit les dehors de la complaisance, et préféra la honte de la complicité à la fatigue de la lutte.

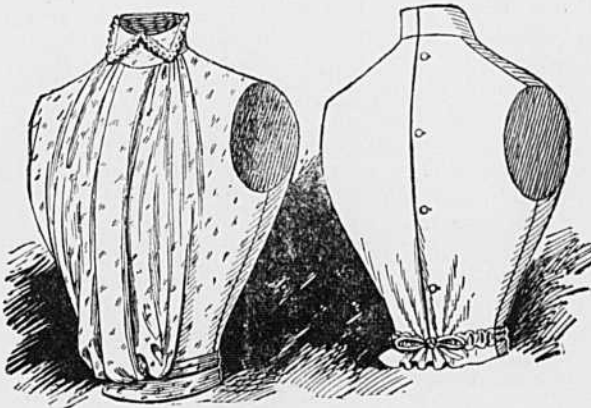
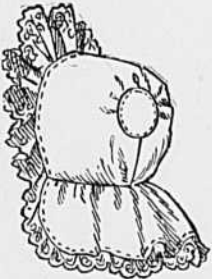
Il n'en sera pas ainsi, mon enfant, en ce qui vous concerne; nous tous, qui vous aimons d'une tendresse à la fois vive et courageuse, nous ne craindrons pas de nous liguer contre les sentiments qui pourraient apporter quelque trouble dans votre existence. Je recommande à votre

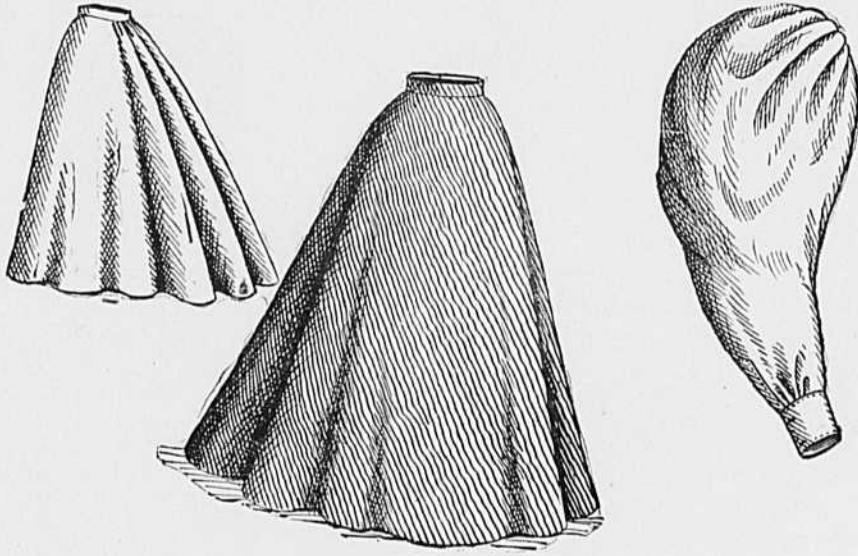
méditation, pour tous les cas et dans toutes les occasions où vous interrogez votre âme, le criterium suivant: si les sentiments qui vous agitent ne sont pas de nature, soit dans leur manifestation, soit dans leurs effets, à causer un préjudice aux autres, votre conscience ne doit pas s'en alarmer; votre raison seule doit les examiner et les combattre, comme s'il s'agissait d'une maladie. Si au contraire ces sentiments peuvent troubler la paix d'autrui, ils sont essentiellement mauvais; fuyez-les, en les envisageant, non pas tels qu'ils vous semblent à leur début, mais tels qu'ils seront plus tard, quand le temps aura développé leur germe et déduit toutes les conséquences qu'ils renferment.

A bientôt, ma chère Hélène.

(A continuer.)

## Chronique de la Mode





Les chapeaux cet été sont idéals; on dirait de grands abat-jour abritant le front et les cheveux ondes, voilant le feu des regards. En voici un d'abord qui fera merveille pour la campagne: il est en paille de soie vert tendre avec un nœud de soie changeant mauve, rose et des touffes de grosses violettes teintées avec feuillages et boutons. Le tour de cou en mousseline de soie rose a un même bouquet posé non loin des flots de dentelle blanche qui le terminent.

La mousseline! elle est reine. On en vit couvertes de bouquets pompadour, de fleurs roses, mauves ou bleues, de petits pois brodés ou de broderies anglaises faites en coton de couleur. Une robe très remarquée aux courses était en tafetas *pomme verte*, voilée de mousseline blanche, d'un blanc neige. Des entre-deux de grosse guipure rousse tranchaient sur cette mousseline immaculée. Col et ceinture en mousseline de soie verte, chapeau de paille vert inondé de lilas blancs et de lilas de Perse.

Une autre toilette était en soie pompadour (roses roses et roses jaunes sans feuillage). Le corsage voilé de mousseline de soie rose indéplissable avec col, manchettes et bavettes de mousseline brodée et de valenciennes. Grand chapeau en tulle noir fleuri de roses rouges et noires en cachepeigne, la calotte du chapeau entourée de petits pieds de plumes d'autruche noires. Certaines robes de mousseline fleurie, genre 1830, avaient, ou des entredeux de dentelle rousse, ou des papillons de dentelle incrustés, ou des guirlandes de fleurs en dentelle jaunée.

Nous pouvons affirmer que les grands chapeaux Trianon seront portés par toutes les femmes, quel

que soit leur âge. Les fleurs, les rubans et les plumes s'y verront en abondance. Les robes de mousseline à pois, à fleurs imprimées, à carreaux écossais ou brodées, joueront un grand rôle pour toilettes de casino, avec jupes de dessous en soie; elles seront très amples; les corsages, recouverts de mousseline de soie, enjolivés de bretelles ou de bavettes avec épauettes, ou d'empiècements pailletés posés sur les froncis de la guimpe. Enfin, pour jeunes filles on reverra ces chemisettes en mousseline blanche à gros plis, que portaient nos mères sous le second Empire, et à travers lesquelles on apercevait les bras et les épaules. Le jupon blanc brodé et tuyauté revient à la mode, au grand bonheur des blanchisseuses. Le corsage vague demande un excellent corset.

Vous savez la nouvelle? Les "pieds de cygne" — les bas noirs, comme les appelait Etincelle, — vont faire place aux bas de soie mordoré et aux petits souliers de même nuance. Il y a même des élégantes qui adopteront pour la campagne les *bas pékinés* rose et noir, jaune et noir, etc., qu'elles mettront avec les petits souliers de cuir naturel et les souliers noirs.

La voilette de tulle blanc brodée, ou mieux incrustée de point d'Angleterre, sera la favorite de nos plages. Les gants de Tyrol se porteront le matin, dans la journée les gants de Suède, le soir les gants blancs ou gris perle.

Ces messieurs veulent des guêtres blanches et des complets de flanelle immaculée pour les bains de mer et les matinées thermales. Chapeau de paille ou casquette de flanelle. Quelques dames mettent le canotier en toile cirée blanche pour braver la pluie et le soleil quand elles vont en



bicyclette... La veste de piqué blanc se portera pour le même usage.

Le col blanc et les manchettes se glissent autour de notre cou et nos poignets... Vive Dieu ! Nous redevenons Françaises en envoyant promener le carcan de velours et en reprenant la lingerie, si

propre, si correcte. Il est temps d'écouter les conseils de grand'inère :

*" Nous ne nous coiffions pas à la grecque, à l'anglaise, "*

*" Car nos cœurs et nos mœurs étaient à la française ! "*

## Cuisine

DESSERT.

UN VERRE DE BÉNÉDICTINE.

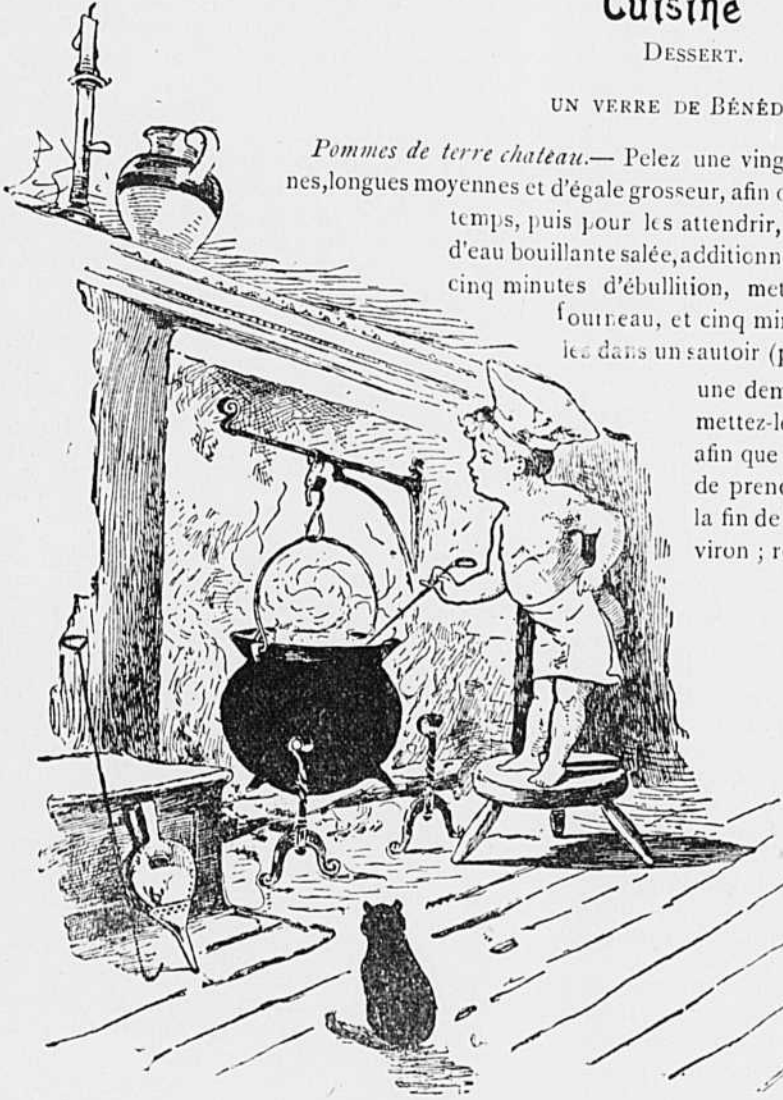
*Pommes de terre château.*— Pelez une vingtaine de pommes de terre jaunes, longues moyennes et d'égale grosseur, afin qu'elles cuisent toutes en même temps, puis pour les attendrir, jetez-les dans une casserole d'eau bouillante salée, additionnée d'une feuille de laurier; après cinq minutes d'ébullition, mettez la casserole sur le coin du fourneau, et cinq minutes après, égouttez et jetez-les dans un sautoir (p.cèle) où vous aurez fait tiédir

une demi-livre de beurre; couvrez et mettez-le au four à chaleur modérée, afin que la pomme de terre ait le temps de prendre le beurre et de dorer vers la fin de la cuisson, une demi-heure environ; remuez le sautoir trois ou quatre fois pendant la cuisson; après ce temps, saupoudrez-les d'un peu de sel, et groupez les pommes château sur le plat de contre-filet, ou servez-les chaudement dans un légumier.

*Choux de Bruxelles sautés.*— Ayez une livre de petits choux de Bruxelles bien ronds, verts, serrés et épluchés, faites-les cuire à l'eau bouillante salée; retirez et égouttez les bien sur un linge, puis faites-les sauter avec gros comme un œuf de beurre fondu dans

une casserole; saupoudrez-les d'une pincée de sel et d'un peu de persil haché, en les sautant dans la casserole, et versez chaudement dans le légumier au moment de servir.

*Petite crème au chocolat.*— Faites fondre dans une casserole sur feu doux une demi-livre de chocolat avec six cuillerées d'eau; mélangez-y deux tasses de lait ayant bouilli; retirez du feu; d'autre part, délayez dans une terrine une  $\frac{1}{2}$  tasse de sucre, six jaunes d'œufs et deux tasses de lait vanillé; joignez-y le chocolat; passez la préparation au travers d'une passoire, et emplissez-en une douzaine de petits pots à crème, puis mettez-les au trois quarts de leur hauteur dans une casserole d'eau bouillante, faites frémir l'eau sur le fourneau et mettez la casserole au four ou au feu dessous et dessus, une quinzaine de minutes; retirez la casserole du feu et laissez refroidir les pots dans l'eau de cuisson pour finir de pocher la crème.



## Les Femmes Artistes.

L'Association Artistique et Féminine de Toronto a profité de la réunion des déléguées du Conseil National des Femmes dans cette ville, pour donner une soirée artistique, que présida lady Aberdeen. M<sup>me</sup> Dandurand, invitée à y prendre la parole, y prononça l'allocution suivante, que l'on pourrait appeler un plaidoyer en faveur des femmes-artistes :

“ Vous avez levé pour nous, mesdames de l'Association Artistique, l'étendard de la liberté morale.

“ Vous êtes une société féminine, officiellement incorporée, et donnant la preuve que le sexe faible — comme on se plaît à nous qualifier — peut jouer un rôle important dans l'histoire de notre civilisation.

“ Ce même sexe faible — qu'on me permette de le rappeler — est même en droit de réclamer le titre de pionnier de la civilisation canadienne.

“ Les navires qui amenèrent sur les bords du St. Laurent les premiers européens avaient à leur bord des femmes zélées et courageuses dont les puissants efforts ne contribuèrent pas peu au développement et à la prospérité de la colonie.

“ M<sup>mes</sup>. Marguerite Bourgeois, de la Peltrie et d'Youville fondèrent dans ces jours lointains, les institutions bienfaisantes qui se sont multipliées sur notre territoire depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, donnant l'instruction, soignant les malades, recueillant les pauvres, élevant les orphelins. Toujours, les filles de ces femmes héroïques furent aux avant-postes parmi les plus hardis défricheurs de nos redoutables solitudes.

“ Elles furent les premières qui inaugurèrent sur ce continent les précieuses prérogatives qui, jusque-là avaient semblé des attributs masculins : — La faculté de *penser* et celle d'*agir*.

“ Et je suis fière pour la France que leurs noms puissent être mentionnés comme les prédécesseurs, comme les sœurs de ces âmes généreuses qui rayonnent constamment — ainsi que d'un foyer fécond — de la philanthropique Angleterre vers ses plus lointaines colonies.

“ Penser et agir sont les deux principales sources du bonheur, en même temps que les moyens de tendre à la perfection.

“ Pourquoi voyons-nous tant de femmes mécontentes de leur sort, tant d'autres ignorantes de leur devoir? C'est que les jouissances intellectuelles — les plus précieuses et les meilleures — c'est que l'action énergique et spontanée leur sont inconnues.

“ Car je ne donne pas le nom de réflexion aux vaines songeries d'une mondaine, ni celui d'action à l'agitation de sa vie frivole...

“ Ainsi, mesdames, je le répète, vous êtes les premières femmes laïques qui aient revendiqué dans ce pays nos droits les plus chers.

“ Et comme Marie de l'Évangile, vous avez su choisir la meilleure part. Tant qu'il y aura des Marthes pratiques et dévouées pour surveiller le pot-au-feu et proclamer l'excellence de cette occupation ; tant que rien ne souffre de votre dévotion pour les arts, et qu'aucun autre devoir essentiel n'y est sacrifié, pourquoi refuseriez-vous d'appartenir à la caste privilégiée, à cette aristocratie intellectuelle adonnée au culte du Beau? Pourquoi ne vous efforcerez-vous pas de mériter les éloges adressés par Notre Seigneur Lui-même, à la femme intelligente qui suspendit son travail pour tenir compagnie à l'Auteur de toute Beauté?

“ La contemplation du Beau de fait nous rapproche de la Divinité. Il est bien vrai que nous avons été créés à son image, mais cette lointaine analogie avec notre Créateur peut être justement définie un *mauvais portrait*.

“ Si nous y limitons nos observations ; si nous ne faisons mieux que de restreindre notre activité au cercle mesquin des affaires domestiques, la vue de l'Idéal nous sera enlevée qui, comme une *nuée lumineuse*, guide nos pas vers la perfection.

“ Vous avez donc droit, mesdames, à nos félicitations et à nos remerciements pour avoir donné le bon exemple et pour avoir, en même temps, prouvé aux adversaires de notre résurrection, qu'aucun mal ne résultera dans la famille ou la société de l'exercice de nos talents.

“ Car nous avons des adversaires, vous le savez.

“ Il est des hommes qui ne se sentent rassurés que s'ils voient leurs femmes passer leur temps à faire des visites, à *magaziner* (qu'on me passe ce néologisme populaire) à potiner, à friser leurs cheveux, et à battre l'asphalte des rues.

“ Ces mêmes hommes raillent volontiers — s'ils ne blâment sévèrement — les femmes qui recherchent de plus nobles occupations.

“ Ceux qui par chance possèdent le don de l'ironie exercent librement leur verve sarcastique aux dépens de ces grévistes de la banalité universelle. Ils rééditent de faciles plaisanteries sur ledésordre de leurs maisons ; ils font une esquisse fantaisiste de la tenue négligée et de l'air malheureux des pauvres maris, ils s'apitoient sur leurs diners égyptiques sur les chaussettes *brodées à jour* des enfants, voire même la toilette excentrique des femmes *bas bleus*.

“ Par induction d'une logique toute masculine ils concluent que les artistes du sexe féminin sont forcément déraisonnables — le *sexu fort* seul, connaissant ce que c'est que de maîtriser ses inclina-

tions — et qu'une femme, par le fait qu'elle a des goûts raffinés, doit agir comme une sotte.

“ Ces conclusions, pour être admises, auraient besoin d'être corroborées par les intéressés — c'est-à-dire par les maris des artistes. Mais les victimes de l'Intellectualité semblent aussi résignés que les martyrs de la Futilité.

“ L'on n'a pas encore entendu dire que les premiers aient élevé la voix pour protester contre la cruauté de leur sort, tandis que les autres se plaignent quelquefois tout haut.

“ Celles qui aspirent à joindre quelque mérite artistique à la qualité de parfaite ménagère auront peut-être leur tour à la fin, pour répondre à leurs terribles ennemis, que probablement, pour eux, les raisins furent trop verts !... ”

“ Mais le temps est proche où tous reconnaîtront qu'il vaut mieux pour une femme être instruite et cultivée qu'ignorante ou oisive. Et vous aurez, mesdames de l'Association Artistique, contribué pour une large part au ralliement de nos chers ennemis.”

## Correspondance.

MADAME LA DIRECTRICE :

LE COIN DU FEU, l'organe de toutes les justes revendications féminines, voudra-t-il se faire l'avocat des jeunes filles—ou du moins d'un grand nombre de jeunes filles, car j'exprime ici un vœu très populaire :

A la Kermesse, qui doit avoir lieu à Montréal au mois d'octobre, nous serons enchantées—et cela pour des motifs peut-être pas assez désintéressés—de nous enrôler comme volontaires dans le saint régiment de la charité.

Aussi gaiement que possible nous travaillerons sérieusement au soulagement des misérables que l'Hôpital Notre Dame a pris sous sa protection. (Ce n'est pas ma faute si ces expressions jurent. Il est pourtant vrai que de nos joies, de nos sourires, de nos innocentes flirtations dans cette fête de la charité découleront des bienfaits pour les pauvres. Toutes les antithèses ne sont pas aussi respectables ni aussi logiques.)

Parlant de logique, je suis ramenée à l'objet de ma lettre.

Ne croyez-vous pas, Mme la Directrice, que l'on devrait nous accorder le privilège de nous vêtir de blanc ?

Nous en faisons aux dames du Comité Général de la Kermesse la très humble requête. Nous supplions qu'il soit résolu que :

Considérant notre jeune âge, la fraîcheur de nos teints, la qualité de nos illusions, la joyeuse sérénité de notre âme, on nous dispense des vêtements de deuil.

Le bien du prochain n'est pas entièrement étranger à notre prière, la préoccupation d'art non plus.

Le coup-d'œil général assurément gagnerait au contraste des toilettes virginales avec le costume sombre des ambulancières. Et, enfin, je donne cet argument pour ce qu'il vaut ; l'attrait des jolies robes blanches ne serait peut-être pas superflu pour attirer certaine clientèle...

Je parlerai d'économie domestique pour être complète.

Il n'est guère de jeune fille qui ne possède une robe blanche, tandis que dans la plupart de nos garde-robes les vêtements noirs font défaut.

C'est pour toutes ces raisons que mes compagnes et moi nous déposons aux pieds de ces dames de la Kermesse notre fervente supplique.

*Une Montréalaise*

## Les Kamtchatka.

M. Léon Daudet, en fustigeant les travers de son siècle, sans s'en douter, refait la tournée de Molière. Après les médecins, les précieuses ridicules. Après les Morticoles, les Kamtchatka, que publie la *Nouvelle Revue*. Pourquoi Kamtchatka ? car si le sujet est ancien, le titre est moderne. Les Kamtchatka, ce sont les gens qui, volontairement, s'exilent aux Antipodes des pays de clarté, de bon sens, de simplicité, d'honnêteté. Ce sont ceux qui, avec des tempéraments moyens, veulent se faire des tempéraments d'exception et deviennent des monstres ridicules ; ce sont ceux

qui possède cette maladie moderne et terrible : l'hypocrisie au rebours. Elle consiste à dissimuler et à détruire ce que l'on peut avoir en soi de véritablement et d'honnêtement humain. Le paradoxe, le scepticisme, la perversité sont trois formes distinguées du kamtchatkisme.

La race des Kamtchatka est infinie ; mais le Kamtchatka est certainement la moins noble conquête que l'animal ait faite sur l'humanité. Au reste, la ménagerie est amusante quand elle n'est pas odieuse, et M. Léon Daudet fait œuvre d'art et de salubrité.

## L'ACADÉMIE DE MUSIQUE DE QUÉBEC.

Les concours de l'Académie de Musique de Québec, qui ont eu lieu à Montréal le 27 juin dernier, ont été les mieux réussis depuis la fondation de cette institution. Il y avait 59 concurrents, et les examens ont duré deux jours. L'émulation créée parmi ceux qui se préparent aux concours et la bonne musique qu'ils sont obligés d'étudier produisent certainement d'excellents résultats, et nous espérons que leur nombre continuera de s'accroître.

Pendant les années passées l'Académie avait l'habitude de se servir d'un piano à queue américain pour les examens; mais cette année les membres du comité, après une comparaison minutieuse, ont choisi de préférence le piano droit "Pratte" comme réunissant plus de qualités artistiques. C'est un honneur pour notre industrie nationale étant donné le caractère sérieux et la haute position des membres du comité. Nous croyons être en mesure de dire que le nombre des élèves qui se présenteront aux prochains examens sera encore plus considérable. Tant mieux! Si tous les élèves ne réussissent pas à obtenir un diplôme, au moins le fait de pratiquer de la bonne musique leur vaudra beaucoup.

# Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmaillottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

## PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.

# Sirop de Terebenthine

DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

# A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,



Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

## CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.